

## CHAPITRE 2 : LES OBJETS THEORIQUES D'ETUDE DE L'ACTIVITE COLLECTIVE ET LA VERITE LIMITEE DU COLLECTIVISME METHODOLOGIQUE<sup>1</sup>

### Introduction

Depuis quelques années, la recherche sur l'activité collective de travail s'est développée de façon plus rapide que la recherche sur l'activité individuelle-sociale de travail, et ce pour des raisons diverses et variées. Certaines de ces raisons tiennent au développement technico-organisationnel, en particulier celui de nouvelles formes de coopération à distance et d'organisation. Parallèlement, les questions de protection de la santé des opérateurs individuels ont eu tendance à être occultées par les questions de la performance collective, en quantité mais surtout en qualité, performance en fiabilité des systèmes à risques incluse. D'autres raisons tiennent au maintien de la recherche en psychologie dans le laboratoire et loin du terrain et, du moins en France, à l'incapacité structurelle et quantitative de l'anthropologie culturelle à participer au tournant cognitif. D'autres, enfin, tiennent à ce que, du fait des recherches passées et de leurs succès mais aussi à la tendance à privilégier dans les entreprises l'application sur le développement et le développement sur la recherche, l'activité individuelle-sociale est devenue plus un objet d'étude qu'un objet de recherche, intégrée qu'elle est à l'ergonomie, surtout celle de langue française.

Par exemple, en relation avec la conception ou l'évaluation des nouveaux outils informatiques de "computation tangible" qu'il décrit, Dourish (2001) est bien en peine de donner des exemples de recherches empiriques sur l'activité individuelle-sociale. Il donne au contraire plusieurs exemples de recherches empiriques sur des activités collectives, mais ne peut montrer en quoi ces recherches empiriques ont eu ou pourraient avoir une influence quelconque sur la conception des systèmes interactifs de "computation sociale" qu'il décrit aussi. Si l'on va au-delà de la littérature connue par cet auteur et considère l'ensemble des publications françaises et internationales, on n'est pas conduit à remettre en cause ce tableau mais seulement à le nuancer. Il est facile de constater que des recherches empiriques – celles qui ne se réduisent pas à des études – sur l'activité individuelle-sociale en relation avec la conception ou l'évaluation d'outils informatiques existent, mais sont effectivement peu nombreuses – nous donnerons quelques exemples de celles qui sont menées dans le cadre du programme de recherche 'cours d'action' dans la section 10 - et que les recherches empiriques sur l'activité collective sont plus nombreuses, renforcent auprès des concepteurs l'idée que

l'activité collective est à favoriser, mais sont effectivement rarement intégrées à une telle conception ou évaluation d'outils informatiques – même lorsque les chercheurs qui les ont menées participent au processus de conception, c'est plus en tant que représentants des opérateurs ou utilisateurs absents qu'en tant que traducteurs des résultats de leurs recherches.

Il nous semble qu'une re-équilibration de ce tableau des recherches en relation avec la conception ou l'évaluation d'outils informatiques passe par le développement parallèle et articulé de la considération des objets théoriques de l'activité individuelle-sociale (chapitre 1) et de celle des objets théoriques que nous allons présenter dans ce chapitre 2. Ce faisant, comme nous avons déjà commencé à le faire dans la chapitre 1, nous ne nous limiterons, ni aux activités de travail, ni aux questions de conception des outils informatiques, et viserons l'articulation entre activité individuelle-sociale et activité collective dans toutes sortes de pratiques et en relation avec toutes sortes de questions de conception technico-organisationnelle des situations.

Les objets théoriques de l'activité individuelle-sociale – à la fois individuelle et en relation constitutive avec autrui - que sont le cours d'expérience, le cours d'action, le cours d'information et le cours de vie relatif à une pratique, que nous avons précisés dans le chapitre 1, permettent, comme le montrent à l'envi les recherches et études empiriques réalisées, d'aborder l'activité collective, mais de façon limitée. Si certains commentaires empiriques et pratiques sur l'activité collective et la conception de situations collectives ont pu être formulés à partir des modélisations réalisées portant sur ces objets théoriques, c'est, pour ainsi dire, indirectement, grâce à ce que ces modélisations donnaient à voir de l'activité collective dans les données recueillies. On doit faire mieux dans ce sens en poursuivant l'élaboration de ce que nous avons appelé 'articulation collective des cours d'action' (voir Theureau, 1992, Theureau, Jeffroy et coll., 1994, et *méthode élémentaire*). En revenant à l'inspiration initiale de la notion d'articulation collective des cours d'action et en bénéficiant de l'enrichissement des objets théoriques d'étude de l'activité individuelle-sociale effectué dans le chapitre 1, il me semble qu'on peut progresser de façon plus systématique et affirmée. C'est ce que je vais tenter de montrer ici.

Nous ajouterons d'abord une précision concernant la notion de cours d'expérience qui est nécessaire pour aborder l'activité sociale-individuelle (section 1). Après avoir ainsi montré que l'activité collective n'est intelligible que si l'on considère l'activité individuelle comme individuelle-sociale, nous préciserons les propositions de J.-P. Sartre en matière de compréhension de l'activité collective, qui ont constitué l'inspiration initiale de la démarche

du programme de recherche 'cours d'action' en matière d'étude de l'activité collective. Nous montrerons l'intérêt de ces propositions (section 2), mais aussi les limites des conséquences qui en ont été tirées par leur auteur (section 3), limites qui tiennent à une conception de la dialectique dont l'abandon ne remet pas en cause ces propositions et qui laissent intacts à la fois leur questionnement et leur intérêt critique (section 4). Nous exposerons ensuite de façon résumée les principaux courants de ce que nous caractérisons comme collectivisme méthodologique (sections 5, 6 et 7) et préciserons en quoi ils constituent pour ce programme de recherche, d'une part des sources d'inspiration, d'autre part des complémentarités à établir, et ce malgré l'écart relativement à certaines de ses hypothèses empiriques. Nous compléterons ce tableau des sources d'inspiration par une présentation de certains travaux de sociologie des organisations menés en général dans une perspective de contribution indirecte à la gestion (section 8). Nous pourrions alors préciser les divers objets théoriques du programme de recherche 'cours d'action' en matière d'étude de l'activité sociale-individuelle (section 9) : **articulation collective des cours d'expérience, articulation collective des cours d'action, articulation collective des cours d'in-formation, articulation collective des cours de vie relatifs à une pratique.**

Ces objets théoriques que nous caractériserons collectivement comme **articulation collective des activités individuelles-sociales** ou **activité sociale-individuelle** peuvent donner lieu à diverses **réductions opératoires pertinentes** au-delà des réductions déjà traduites par les objets théoriques d'étude de l'activité individuelle-sociale eux-mêmes. Les réductions opératoires supplémentaires portant sur l'**articulation collective des cours d'expérience**, l'**articulation collective des cours d'action** et l'**articulation collective des cours d'in-formation** ont plutôt été réalisées dans le cadre de recherches participant à d'autres programmes de recherche qui, tout en puisant une part de leur inspiration dans les diverses variantes de collectivisme méthodologique (sections 5, 6 et 7), considèrent – avec un autre vocabulaire que le nôtre, en parlant, par exemple d'"activités coopératives" - les objets théoriques de l'étude de l'activité collective qu'ils étudient comme des réductions pertinentes de l'articulation collective des activités individuelles-sociales. Quant aux réductions opératoires supplémentaires portant sur l'**articulation collective des cours de vie relatifs à une pratique**, qui devraient prendre une partie de leur inspiration dans les recherches en sociologie des organisations (section 8), elles constituent actuellement plus une perspective qu'une réalisation.

Nous concluons enfin les deux premiers chapitres en précisant, à partir des recherches particulières qui ont été réalisées, comment se construisent les objets d'étude particuliers en

relation avec ces divers objets théoriques génériques (section 10 pour la concrétisation des objets théoriques d'étude de l'activité individuelle-sociale, section 11 pour celle des objets théoriques d'étude de l'activité sociale- individuelle). Nous juxtaposons ainsi la concrétisation de ces deux sortes d'objets théoriques dans les deux premiers chapitres afin de souligner leur continuité, **continuité d'objet de connaissance** (l'étude de l'activité individuelle-sociale est une façon – limitée - d'étudier l'activité collective) **et de processus de connaissance** (l'étude de l'activité individuelle-sociale constitue la première phase d'une étude et recherche sur l'activité collective ou sociale-individuelle des mêmes acteurs).

Comme justement les études et recherches sur des objets d'étude de l'activité individuelle-sociale constituent la première phase d'une étude et recherche sur l'activité collective ou sociale-individuelle des mêmes acteurs, lorsque l'étude ou recherche ne s'est pas arrêtée à cette première phase, nous laisserons de côté cette première phase dans les exemples d'études et recherches présentées dans la section 10. Nous n'en parlerons qu'en relation avec l'étude et recherche sur l'activité collective ou sociale-individuelle, donc dans la section 11.

Au total, ce second chapitre, comme le premier, se rattache, dans la *méthode développée*, au **mouvement (1.1')** (voir **figure 1**, p. XX), c'est-à-dire à un mouvement de concrétisation qui se trouve **au croisement du mouvement (1.1) et du mouvement (2.2)**, c'est-à-dire de l'engagement ontologique, éthico-politique, épistémologique et technique dans la recherche (ou étude) et de l'observatoire. C'est pourquoi, comme le chapitre 1, ce chapitre 1 fera plus appel que les suivants à des contributions philosophiques.

## **1. Le situationnisme méthodologique 1 : L'activité individuelle-sociale comme première approche de l'activité collective**

Relativement, d'une part à l'**individualisme méthodologique**, et plus particulièrement à sa variante cognitiviste (dont le déficit explicatif a été largement montré dans la *méthode élémentaire*) et au **collectivisme méthodologique** qui, comme nous le verrons plus loin (dans les sections 5, 6 et 7), caractérise pour l'essentiel les approches inspirées aujourd'hui de l'ethnométhodologie, de l'analyse conversationnelle et de la cognition sociale distribuée, nous avons proposé de caractériser le programme de recherche 'cours d'action' comme **situationnisme méthodologique**. L'ensemble de ce chapitre précisera ce que nous entendons par là.

Nous précisons dans cette section la raison pour laquelle, comme nous venons de l'écrire, l'étude de l'activité individuelle-sociale est une façon – évidemment limitée – d'étudier l'activité sociale-individuelle ou collective.

### *La conscience préréflexive et autrui*

Rajoutons d'abord une précision à la notion de cours d'expérience, qui est nécessaire pour aborder l'activité sociale-individuelle. C'est que la conscience préréflexive comme "éclatement vers le monde" (voir chapitre 1, section 6) ne peut manquer de rencontrer autrui. Dans le dernier texte qu'il a donné à l'impression de son vivant, Sartre écrit :

- « Toute conscience me paraît actuellement, à la fois comme se constituant elle-même comme conscience et, dans le même temps, comme conscience de l'autre et comme conscience pour l'autre. Et c'est cette réalité-là, ce soi-même se considérant comme soi-même pour l'autre, ayant un rapport avec l'autre, que j'appelle la conscience morale » (Sartre et Lévy, 1991, p. 40).

- « J'ai laissé chaque individu trop indépendant dans ma théorie d'autrui de *L'Être et le Néant*. J'ai posé certaines questions qui montraient sous un aspect neuf le rapport à autrui. Il ne s'agissait pas de deux "tout" enfermés dont on se demandait comment ils entraient jamais en rapport puisqu'ils étaient fermés. Il s'agissait bien d'un rapport de chacun à chacun, précédant la constitution du tout fermé ou même empêchant ces "tout" d'être jamais fermés. Donc j'envisageais quelque chose qu'il fallait développer<sup>2</sup>. Mais je considérais malgré tout que chaque conscience en elle-même, chaque individu en lui-même était relativement indépendant de l'autre. Je n'avais pas déterminé ce que j'essaie de déterminer aujourd'hui : la dépendance de chaque individu par rapport à tous les individus" (ibidem).

Une telle dépendance de chaque individu par rapport à tous les individus remonte pour Sartre à la petite enfance de chacun. Ainsi, dans une longue note de *L'Idiot de la famille*, il écrit :

« C'est que l'autre est là, diffus du premier jour, par cette découverte que je fais de moi à travers mon expérience passive de l'altérité. Cela veut dire : à travers ce maniement répété de mon corps par les forces étrangères, orientées, servant mes besoins. À ce niveau même, pour élémentaire qu'il soit, l'amour est exigé. Ou plutôt les soins reçus SONT l'amour. Il convient dans ces moments là que l'enfant se découvrant par et pour l'altérité diffuse, puisse se saisir dans un milieu externe et interne d'affabilité. Les besoins viennent de lui, mais le premier intérêt qu'il attache à sa personne, il le tient des soins dont il fait l'objet. Si la mère l'aime, en d'autres mots, il découvre son être-objet comme son être-aimé. Objet subjectif par lui-même à travers un autre de plus en plus manifeste, il devient à ses propres yeux, comme but absolu d'opérations coutumières, une VALEUR (...) » (Sartre, 1971, p. 136).

Ainsi, si la conscience individuelle s'enrichit constamment de la rencontre d'autrui, c'est sur la base d'une participation préalable d'autrui à cette conscience individuelle.

L'hypothèse de la conscience préreflexive comme effet de surface de la dynamique du couplage structurel avec l'environnement y compris social reprend cette idée.

Les notions de cours de vie relatif à une pratique, de cours d'information, de cours d'action et de cours d'expérience telles qu'elles ont été définies plus haut héritent de cette rencontre d'autrui. Dans Pinsky et Theureau (1987), nous parlions de "cours d'action et de communication". Considérant que cette expression pouvait laisser entendre que le rapport de l'acteur considéré avec d'autres acteurs se limitait à ce qu'on a coutume de désigner par "communication", nous avons ensuite proposé l'expression "cours d'action individuel-social", finalement résumée en 'cours d'action' tout court. Il est facile de constater que toutes les études empiriques de cours d'action et de cours d'expérience réalisées considèrent le rapport de l'acteur considéré avec d'autres acteurs.

Nous verrons dans le paragraphe qui suit que cette appartenance d'autrui à l'activité d'un acteur quelconque constitue une condition nécessaire de la construction d'une activité collective. Si elle est "éclatement vers le monde" et "rencontre d'autrui", la conscience préreflexive comme le cours d'expérience qui en constitue l'histoire incluent le monde et autrui dans le cadre d'une interaction asymétrique, c'est-à-dire pour autant que ces derniers sont pertinents pour l'organisation interne de l'acteur à l'instant donné ou à la période considérée. Tout au long de l'activité d'un acteur, il y a un processus d'individuation et d'appropriation relativement au monde (corps propre et monde propre, voir chapitre 1, section 1), mais aussi relativement à autrui.

### ***L'activité individuelle-sociale comme dynamique du couplage structurel ayant la conscience préreflexive comme effet de surface et la possibilité de l'activité collective***

Pour que l'activité collective soit possible, quelles que soient les hypothèses empiriques et réductions auxquelles son approche scientifique peut donner lieu, il est nécessaire que, du côté de l'individu, il y ait une certaine capacité d'empathie, de compréhension d'autrui.

Revenons à l'origine de la notion d'activité individuelle-sociale telle qu'elle est déclinée dans les différents objets théoriques définis dans le chapitre 1. Cette origine est, bien avant la rencontre avec les travaux de F. Varela, la proposition philosophique de J.-P. Sartre selon laquelle "autrui appartient à la conscience préreflexive". Nous avons présenté dans le premier paragraphe de cette section les divers attendus de cette proposition. L'apport de Varela a permis d'élargir cette proposition en "autrui appartient au couplage structurel" d'un acteur.

C'est à partir de cette dernière proposition qu'on peut aborder la question de l'empathie dans le cadre des neurosciences. Dans la lignée de Varela, Thomson (2001) part de la découverte, dans une zone du cortex pré-moteur du macaque, d'une classe de "neurones miroirs", c'est-à-dire "qui ont le même pattern d'activité quand l'animal accomplit certains mouvements des mains orientés vers un but, et quand l'animal observe l'expérimentateur accomplissant les mêmes actions". Il remarque :

« Il est particulièrement notable que l'activité des neurones est corrélée avec des actes moteurs spécifiques (définis par la présence d'un but) et non pas avec l'exécution de mouvements particuliers. Les neurones peuvent être classés selon le type d'action, comme « attraper avec la main », « attraper avec la main et la bouche », « atteindre », etc... Sur la base de ces propriétés, les neurones miroirs apparaissent former un système cortical qui accorde l'observation et la performance des actions motrices. Il y a aussi évidence empirique de tels systèmes de neurones miroirs pour la reconnaissance des gestes chez les hommes » (op. cit., p. 9).

Il en conclut que :

« Le système neuronal pour la reconnaissance de la signification intentionnelle des actions de l'autre agent apparaît être essentiellement d'une nature pratique plutôt qu'inférentielle ou judicative (...) [Or.] cette sorte d'appariement corporel non-inférentiel du moi et de l'autre est l'une des caractéristiques de l'analyse phénoménologique de l'empathie. Effectivement, les découvertes relatives aux neurones miroirs soutiennent la position de Husserl selon laquelle notre expérience sympathique de l'autre dépend de notre couplage avec l'autre, plutôt que de quelque sorte de fusion affective » (ibidem).

Si l'on ne se cantonne pas à ces gestes élémentaires, d'autres éléments entrent en jeu dans l'empathie, mais on peut supposer que c'est sur la base du couplage avec autrui tel que nous l'avons défini précédemment : communication située avec autrui en tant qu'elle participe au couplage avec autrui ; savoir de couplage avec autrui dans tel type de situation ; activité réflexive située portant sur le couplage avec autrui dans telle situation et menée dans le cadre d'une autre situation<sup>3</sup>.

Pour étudier cette capacité d'un acteur à "comprendre les autres dans la vie quotidienne" dans toutes ses dimensions, il faut quitter les neurosciences pour des objets théoriques proches de ceux qui ont été présentés dans le chapitre 1. Nous venons de voir plus haut qu'il nous a suffi d'enrichir la notion de conscience préreflexive de Sartre (d'ailleurs avec l'aide des évolutions ultérieures de la pensée de cet auteur) pour obtenir une notion de conscience préreflexive ouvrant sur diverses descriptions symboliques admissibles de la dynamique du couplage structurel d'un acteur avec son environnement (y compris social). Ces descriptions, du fait même qu'autrui appartient à cette conscience préreflexive comme à cette dynamique du couplage structurel, participent d'une approche de l'activité collective. Ce n'est que

moyennant une théorie implicite ou explicite de la séparation radicale entre l'individu et sa situation incluant autrui qu'on peut croire que ces descriptions se cantonnent à une psychologie de l'individu.

Cependant cette approche de l'activité collective est limitée, puisque : (1) elle ne considère l'activité d'autrui que du point de vue d'un acteur ; (2) elle ne considère l'environnement matériel, spatial, technique, culturel que du point de vue du même acteur. Comme nous l'avons explicité à l'origine même du programme de recherche 'cours d'action' en ce qui concerne les activités individuelles-sociales des infirmières, on ne peut, dans le cadre de leur seule analyse, aborder la coopération avec le reste du personnel hospitalier et les patients, son absence ou ses divers degrés que du point de vue de l'infirmière (voir Theureau, 1979, Pinsky et Theureau, 1982). C'est mieux que rien, et cela peut permettre de formuler des recommandations d'aménagement et de conception technico-organisationnelle intéressantes, mais ce n'est pas toute la réponse à la question de l'activité collective et de ses conditions<sup>4</sup>.

#### ***D'un cadre de coopération avec d'autres approches à la précision d'une approche***

Dans la *méthode élémentaire*, nous avons distingué, en suivant Maturana et Varela (1987), trois ordres de couplage structurel : un **couplage structurel de premier ordre** entre une unité autopoïétique et son environnement ; un **couplage structurel de second ordre** entre un organisme ayant un système nerveux et ce système nerveux ; un **couplage structurel de troisième ordre** (ou couplage "social", "structurel mutuel ontogénique") entre de tels organismes ayant un système nerveux.

Nous avons repris l'idée selon laquelle les couplages structurels de premier et de second ordre constituent des domaines de phénomènes, respectivement celui des interactions du système vivant avec son environnement (**domaine cognitif**) et celui des interactions du système nerveux avec l'ensemble du système vivant (**domaine de structure**) qui sont spécifiés par des unités, respectivement le système vivant et le système nerveux. Mais nous avons ajouté, comme d'ailleurs Varela l'avait suggéré, que, par contre, le couplage structurel de troisième ordre, s'il constitue bien un nouveau domaine de phénomènes (**domaine consensuel**) n'est pas spécifié, à proprement parler, par une nouvelle unité. Les systèmes vivants qui entrent dans un couplage structurel de troisième ordre ne constituent pas un "super-système" vivant, "nation", "culture", "race" ou "travailleur collectif", pour reprendre des termes rattachés en bloc à l'idéologie nazie et en détail à d'autres idéologies plus innocentes. C'est plutôt chacun d'entre eux qui devient une nouvelle unité : un "acteur".

Nous avons conclu d'une présentation détaillée de ces diverses notions qu'en ce qui concerne la cognition des acteurs, on devra donc s'intéresser à deux domaines de phénomènes : le **domaine consensuel entre plusieurs acteurs**, le couplage structurel de troisième ordre entre ces acteurs ; le **domaine cognitif de chaque acteur**, le couplage structurel de premier ordre de l'acteur avec son environnement tant matériel que social. D'où, dans le langage de l'hypothèse de l'autopoïèse, une reformulation de l'objet théorique 'cours d'action' :

- le **cours d'action individuel**<sup>5</sup>, c'est le **domaine cognitif potentiellement consensuel d'un acteur**, c'est-à-dire ce qui dans le domaine cognitif d'un acteur est "racontable et commentable", ou encore peut faire l'objet d'un discours de la part de l'acteur, peut participer à un domaine consensuel de plusieurs acteurs ;

- l'**articulation collective des cours d'action**<sup>6</sup>, c'est l'**articulation des domaines cognitifs potentiellement consensuels individuels de plusieurs acteurs**. Elle concerne le domaine consensuel de ces acteurs, non pas en tant que tel mais en tant qu'il est constitué par l'articulation collective des domaines cognitifs potentiellement consensuels individuels des différents acteurs.

Maturana et Varela (1987) nous suggéraient donc une approche du collectif : (1) comme activité collective ; (2) comme intégrant l'activité individuelle ; et (3) comme échappant au monopole de la communication. Ils ajoutaient le corps des acteurs dans cette affaire, ce qui ouvrait sur des considérations physiologiques et psycho-physiologiques, donc sur une référence à l'ensemble de l'interdisciplinarité ergonomique. Tout ces acquis de la *méthode élémentaire* sont à reprendre ici et ouvrent, au-delà de l'autonomie des individus, sur la considération d'autonomies - de degrés divers - de collectifs divers auxquels peut participer un même individu selon les circonstances. Par contre, ces auteurs, ainsi que leurs amis, Winograd et Flores (1986), nous suggéraient aussi de développer une étude du **domaine consensuel** en tant que tel que nous avons abandonnée sans discussion à d'autres programmes de recherche dans la *méthode élémentaire*, à ceux qui participent à ce que nous caractérisons ici comme ressortant d'un **collectivisme méthodologique**, quitte à établir avec ces programmes de recherche des coopérations sur le terrain, ce que nous avons fait immédiatement, avec tout particulièrement Isaac Joseph, Michèle Grosjean, Christian Heath et Edwin Hutchins.

Nous verrons dans la suite de ce chapitre que nous devons revenir en partie sur cet abandon et ce simple cadre de coopération en différenciant, d'un côté, la **concaténation des autonomies individuelles**, c'est-à-dire l'articulation collective des activités individuelles-sociales et les différents objets théoriques correspondants, de l'autre, sa **réduction opératoire en termes d'autonomie collective**, c'est-à-dire l'activité sociale-individuelle. Ce faisant,

nous sommes conduits à considérer ces recherches collectivistes méthodologiques et quelques autres moins comme coopérations à établir que comme sources d'inspiration limitées, ce qui laisse ouvertes des possibilités de coopération, mais moyennant des débats théoriques et méthodologiques préalables. Mais avant de revenir à ces recherches, il nous faut revenir à Sartre et à ce qu'il nous suggérait comme dépassement de l'étude de l'activité individuelle-sociale.

## **2. L'inspiration sartrienne initiale**

Nous avons vu que, pour Sartre, "l'être pour autrui est un fait constant de ma réalité humaine" et que "notre compréhension de l'Autre n'est jamais contemplative : ce n'est qu'un moment de notre praxis, une manière de vivre, dans la lutte ou la connivence, la relation concrète et humaine qui nous unit à lui". C'est à partir de là, de "l'aspect neuf" du "rapport à autrui" qu'il pensait avoir démontré, que Sartre a abordé, dans la *Critique de la Raison Dialectique*, la question du collectif. En faisant de nombreuses et longues citations de Sartre et de ses commentateurs, je vais décliner dans cette section les divers éléments de la réponse apportée à cette question du collectif, d'abord ceux qui m'apparaissent toujours féconds moyennant quelques transformations, puis ceux qui conduisent dans des impasses (section 3), et pointer dans la section suivante (section 4) les objets théoriques que le versant critique de l'inspiration sartrienne nous a conduit à laisser à d'autres.

### ***Le collectif comme "totalité" constamment "dé-totalisée" par l'activité de ses composants***

Pour Sartre, d'après Rizk (1996) :

« Ni extérieure, ni pré-constituée, la relation affecte chaque individu d'une dimension synthétique qui l'attache de l'intérieur même de son individualité aux autres individus. Il ne faut donc pas s'étonner que Sartre, dans la *Critique de la Raison Dialectique*, rejette en un même mouvement et l'explication contractuelle, libérale, de la société comme une liaison externe, de type juridique, entre des individus semblables à des atomes, et la définition marxiste de la formation sociale en tant que matrice des rapports interindividuels. Ces deux hypothèses apparemment opposées reviennent au même puisque la société y est considérée comme une totalité donnée (...). C'est pourquoi il est préférable de partir des individus et des relations inter-individuelles : la relation humaine comporte une compréhension existentielle de la réciprocité intérieure et pratique, ou liaison immanente aux praxis individuelles » (op. cit., p. 8).

C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir développé la notion de groupe (voir plus loin dans cette section), Sartre conclut :

« Nous avons montré, en effet, que l'unité du groupe est immanente à la multiplicité des synthèses, dont chacune est *praxis* individuelle, et nous avons insisté sur le fait que cette unité n'était jamais celle d'une totalité faite mais celle d'une totalisation qui se fait par tous et partout. Ainsi l'intelligibilité du groupe comme *praxis* se fonde sur l'intelligibilité de la *praxis* singulière, en tant que celle-ci s'est perdue puis retrouvée à l'intérieur du champ pratico-inerte » (Sartre, 1960, p. 432).

Que l'intelligibilité du collectif repose sur celle de l'activité individuelle, il n'en conclut cependant pas que les collectifs n'existeraient pas, c'est-à-dire que seuls existeraient les individus qui les composent :

« Lorsque nous disons : il n'y a que des hommes et des relations réelles entre les hommes (...), nous voulons seulement dire que le support des objets collectifs<sup>7</sup> doit être cherché dans l'activité concrète des individus ; nous n'entendons pas nier la réalité de ces objets mais nous prétendons qu'elle est parasitaire » (op. cit., p. 55).

Ajoutons que Sartre reprend une catégorie déjà proposée dans Sartre (1943), celle de "totalité détotaillée", au sens de totalité organisée dont l'organisation est constamment remise en cause par les activités individuelles et constamment reconstruite par ces mêmes activités individuelles. Nous en retiendrons essentiellement les points suivants : (1) il y a une vie des acteurs en dehors de telle situation collective qui peut avoir des effets sur l'activité des acteurs dans cette situation collective et donc transformer cette dernière ; (2) il y a des prémisses et suites des actions de chacun des acteurs en dehors de telle situation collective, donc ouverture en amont et en aval de cette situation collective<sup>8</sup> ; (3) les acteurs eux-mêmes, lorsqu'ils sont engagés dans telle situation collective, mènent une vie propre.

### ***Le collectif comme pratico-inerte : "altérité-nature"***

La notion de "**pratico-inerte**", ou "matière ouvrée", ou "partage d'un monde travaillé", ou "altérité-nature", introduite par Sartre me semble essentielle pour l'étude des collectifs, à condition de la débarrasser de ses jugements de valeur implicites<sup>9</sup>. Selon Sartre, la matière est mémoire. Elle retient en elle les significations, "comme des inscriptions". Lien du sens, elle consigne l'histoire de l'humanité :

« Qu'est-ce que ce rapide examen nous a appris ? D'abord que la matière seule compose les significations. Elle les retient en elle, comme des inscriptions et leur donne leur véritable efficacité : en perdant leurs propriétés humaines, les projets des hommes se gravent dans l'être, leur translucidité se change en opacité, leur ténuité en épaisseur, leur légèreté volatile en permanence ; ils deviennent de l'être en perdant leur caractère d'événement

vécu ; en tant qu'ils sont de l'être, ils refusent, même s'ils sont déchiffrés et connus, de se dissoudre dans la connaissance » (Sartre, 1960, p. 245).

Cette notion de "pratico-inerte" préfigure en partie celle d'"**épihylogénèse**" proposée par Stiegler (1994, 1996, 2001), centrale pour la description du caractère anthropologiquement constitutif de la technique et cohérente avec le paradigme de l'enaction. Elle conduit à penser l'articulation collective des activités individuelles-sociales comme concernant les acteurs et leurs interfaces (dont l'ensemble de la situation lorsqu'elle joue le rôle d'une interface entre les acteurs), le tout en situation, et non pas seulement les acteurs, comme l'ont fait diverses écoles sociologiques.

Pour Sartre, un prototype du pratico-inerte est la chaîne de montage. Un autre en est la file d'attente d'un autobus qui a donné lieu à une célèbre description dont je présente ici un long extrait qui parle de lui-même :

« Voici un groupement de personnes sur la Place St Germain ; elles attendent l'autobus, à la station, devant l'église. Je prends ici le mot groupement au sens neutre : il s'agit d'un rassemblement dont je ne sais pas encore s'il est, en tant que tel, le résultat inerte d'activités séparées ou une réalité commune qui commande en tant que telle les actes de chacun ou une organisation conventionnelle ou contractuelle. Ces personnes - d'âge, de sexe, de classe, de milieu très différents - réalisent dans la banalité quotidienne le rapport de solitude, de réciprocité et d'unification par l'extérieur (et de massification par l'extérieur) qui caractérise, par exemple, les citadins d'une grande ville en tant qu'ils se trouvent réunis, sans être intégrés par le travail, la lutte ou toute autre activité dans un groupe organisé qui leur soit commun. Il faut remarquer d'abord, en effet, qu'il s'agit d'une pluralité de solitudes ; ces personnes ne se soucient pas les unes des autres, ne s'adressent pas la parole et, en général, ne s'observent pas ; elles existent côte à côte autour d'un poteau de signalisation (...). À ce niveau, les solitudes réciproques comme négation de la réciprocité signifient l'intégration des individus à la même société et, *dans ce sens*, peuvent être définies comme une certaine façon (conditionnée par la totalisation en cours) de vivre en intériorité et comme réciprocité au sein du social la négation extériorisée de toute intériorité (...). Mais en même temps le rapport de réciprocité demeure dans le rassemblement même et entre ses membres, la négation par la praxis de solitude le conserve comme nié : c'est en effet, la pure et simple existence pratique des hommes parmi les hommes (...). À ce niveau, nous pouvons retrouver de nouveau la même société (qui tout à l'heure agissait en massificatrice) en tant que son être pratico-inerte sert comme milieu conducteur de réciprocités interindividuelles : car ces hommes séparés forment un groupe en tant qu'ils sont tous supportés par un même trottoir qui les protège contre les autos qui traversent la place, en tant qu'ils sont groupés autour de la même station, et surtout ces individus forment un groupement en tant qu'ils ont un *intérêt commun*, c'est-à-dire en tant que, séparés comme individus organiques, une structure de leur être pratico-inerte leur est commune et les unit de l'extérieur. Ce sont tous ou presque tous des employés, des usagers de la ligne, qui connaissent l'horaire des passages d'autobus et leur fréquence, qui en conséquence attendent la même voiture : l'autobus de 7 H 49. Cet objet en tant qu'ils sont dépendants de lui (avaries, pannes, accidents) *est leur intérêt présent* » (Sartre, 1960, pp. 308-319).

Cependant, il faut ajouter que cette "altérité-nature" est construite par des activités humaines antérieures et est re-actualisée à chaque instant par des activités humaines à cet instant. Les chaînes de montage peuvent démarrer, mais aussi s'arrêter, les deux sous intervention humaine.

### ***Le collectif comme serment : "altérité-culture"***

L'opposé du pratico-inerte, c'est pour Sartre le serment :

« Lorsque la liberté se fait praxis commune pour fonder la permanence du groupe en produisant par elle-même et dans la réciprocité médiée sa propre inertie, ce nouveau statut s'appelle le serment » (Sartre, 1960, p. 518).

Selon Mulatris (1999) :

« L'organisation du groupe en structures différenciées est une reconnaissance et une exploitation des particularités individuelles définies comme des fonctions du groupe. Cela, nous dit Sartre, s'apparente un peu à la vie d'une équipe de football. Chaque joueur remplit une fonction singulière, porte un numéro qui le distingue. Mais chacun de ses gestes s'intègre dans ceux de tous ses co-équipiers et en est le prolongement. C'est dire que l'altérité est réadmise au sein du groupe comme "hétérogénéité réglée". Et c'est le serment qui joue le rôle de règlement. C'est une altérité positive dite "altérité-culture", et non pas une altérité négative ou "altérité-nature" comme il en est le cas dans le pratico-inerte. Les différences sont acceptées comme des spécifications de l'action : "Tout se passe comme si le groupe avait produit à tel endroit la force ou le cerveau dont il avait besoin (...). Ce n'est pas d'abord un homme plus fort que moi, c'est d'abord un renforcement de la défensive commune en tel lieu qui risque le plus d'être attaqué" (Sartre, 1960, p. 562) » (op. cit., p. 215).

Sans forcément reprendre tout le vocabulaire de Sartre, disons que cette "altérité-culture" ou 'culture partagée' contribue, comme l'"altérité-nature" ou 'environnement partagé', à la construction de l'activité collective, sachant que l'environnement partagé et la culture partagée ont été eux-mêmes produits par les activités humaines antérieures.

### ***L'exigence de sens collectif comme exigence vécue***

Un aspect important, souligné par P. K. Mulatris, qui est la condition même de l'"altérité-culture", est que :

« Le caractère irréflecti (ou en d'autres termes préreflexif) de la conscience originaire signifie que sur le plan de l'acte (entendu globalement comme ouverture au monde), il n'y a pas de thématization. Nous agissons pré-thématiquement sans poser, sans justifier, la finalité de nos actes (...) : "(...) nous agissons avant de poser nos possibles et (...) ces possibles qui se découvrent comme réalisés ou en train de se réaliser renvoient à des sens qui nécessiteraient des actes spéciaux pour être mis en question" (Sartre, 1943, p. 73). C'est ce que Sartre appelle le "fond existant" qui éclaire toute action humaine. Le vécu désigne ce monde de sens auquel nous sommes

activement, empathiquement, portés. Il n'exclut pas en lui-même cet "arrière-fond rationnel" qu'évoque Habermas (1987) selon lequel le monde vécu se suscite à partir du caractère rationnel, thématique, de l'action. Seulement, en sa qualité d'arrière-fond, cet "arrière-fond rationnel" reste "pré-thématique", - c'est-à-dire implicite - dans l'activité usuelle, mais peut toujours être thématisé » (idem, p. 266).

Au-delà de l'environnement et de la culture partagés et en fournissant les conditions de création, il y a, pour Sartre, le partage immédiat du sens, de l'expérience, de la compréhension du vécu, en tant que conscience préréflexive, non thématique.

### *La position de l'observateur compréhensif*

Cette conception du collectif a des conséquences épistémologiques. Considérons en effet avec Sartre l'exemple du match de boxe :

« La plupart du temps, un boxeur sait ce qu'il fait (en tant que ce qu'il fait est la réalisation en cours de son projet et non en tant que son acte est un événement qui se développe aussi dans l'autonomie du milieu objectif) mais il totalise mal ce que fait son adversaire, il s'applique trop à déjouer sa tactique pour reconstituer sa stratégie (c'est le manager, ce sont les soigneurs qui font pour lui cette totalisation et qui la lui communiquent entre les rounds) (...). Cette attitude est limitée, mais elle comporte sa propre intelligibilité : c'est le développement objectif et compréhensible d'une action, à partir d'un épicode, en tant que l'agent reste réellement sujet du combat (...). Mais si le match doit être intelligible dialectiquement, c'est-à-dire s'il doit se révéler comme unité, son intelligibilité doit être celle d'une praxis-processus très particulière, puisque le processus est ici défini comme la détérioration d'une praxis par une autre » (Sartre, 1985, p. 19).

Cette description a pour conséquence que :

« De fait, il y a deux manières de suivre un combat de boxe et deux seulement : le spectateur inexpérimenté choisit un favori et se place à son point de vue, c'est-à-dire qu'il le considère comme le sujet du combat, l'autre n'étant qu'un objet dangereux. Cela revient à faire de ce duel une action risquée mais solitaire et à totaliser la lutte avec un seul des combattants ; les amateurs ou les spécialistes sont capables, eux, de passer successivement - et très rapidement - d'un système à l'autre, ils apprécient les coups et les parades mais, quand ils arriveraient à changer de système instantanément, ils ne totalisent pas les deux totalisations adverses. Certes, ils donnent une unité réelle au match ; ils disent en sortant : "c'était un beau combat, etc...". Mais cette unité s'impose du dehors à un événement » (Sartre, 1985, p. 13).

Nous pouvons reprendre à ce propos la distinction que fait Sartre entre "intellection" et "compréhension" :

« Je nomme intellection toutes les évidences temporalisantes et dialectiques en tant qu'elles doivent pouvoir totaliser toutes les réalités pratiques et je réserve le nom de compréhension à la saisie totalisante de chaque praxis en tant que celle-ci est intentionnellement produite par son ou ses auteurs » (Sartre, 1960, p. 162).

À l'"intellection" correspondrait l'analyse de l'activité sociale-individuelle ou collective (ainsi que celle des activités individuelles-sociales que nous avons abordée avec ses divers objets

théoriques dans le chapitre 1), tandis qu'à la "compréhension" correspondrait l'analyse du cours d'expérience de chacun des acteurs (abordée aussi dans le chapitre 1).

Malgré ces prémisses que nous pouvons, à quelques détails près que nous avons signalés, reprendre à notre compte, en les interprétant en termes de dynamique du couplage structurel et de conscience préreflexive comme effet de surface de cette dynamique du couplage structurel, les spéculations de Sartre aboutissent à des notions de collectifs inconsistantes, que nous allons préciser dans la section suivante.

### **3. Une typologie des collectifs sans histoire des interactions : une impasse dont Sartre nous embarrasse**

Ces notions de collectifs n'ont eu aucun avenir dans l'étude empirique de l'activité collective ou même dans des travaux préparatoires à cette dernière (voir cependant Bernard, 1962, concernant le football, d'ailleurs dans le prolongement direct de l'un des exemples pris par Sartre). Nous les présenterons cependant ici pour trois raisons.

La première raison est que, pour poursuivre la construction des objets théoriques d'étude de l'activité collective engagée ici, il est nécessaire de montrer que les inconsistances de ces notions de collectifs ne sont pas des conséquences des prémisses exposés dans la section précédente, mais d'autres prémisses : une certaine conception 'vue de la fenêtre du premier étage' de la dialectique.

La seconde raison est que les inconsistances de ces notions de collectif tiennent aussi à ce qu'elles ont été définies, certes en relation avec l'activité, ce qui est exceptionnel, mais pas à partir de l'activité, caractéristique qu'elles partagent avec de nombreuses typologies des collectifs proposées depuis en psychologie et sociologie du travail, qui, elles aussi, mènent à des impasses. Elles montrent *a contrario* la nécessité de penser le collectif comme activité.

La troisième raison, qui est aussi la plus importante, est que si ces notions de collectif constituent une mauvaise réponse, c'est une mauvaise réponse à une bonne question, celle de la construction des collectifs qui est rarement posée par les études et recherches sur l'activité humaine. En effet, dans le cadre de ces études et recherches, les collectifs sont très généralement considérés comme donnés, et c'est seulement leur fonctionnement qui est alors susceptible d'être étudié. Nous serons amenés à reprendre cette question à nouveaux frais dans la section 9.

Selon Sartre :

« Le **groupe** se définit par son entreprise et par ce mouvement constant d'intégration qui vise à en faire une *praxis* pure en tentant de supprimer en lui toutes les formes de l'inertie ; le **collectif** se définit par *son être*, c'est-à-dire en tant que toute *praxis* se constitue par lui comme simple *exis* ; c'est un objet matériel et inorganique du champ pratico-inerte en tant qu'une multiplicité discrète d'individus agissants se produit *en lui* sous le signe de l'Autre comme *unité réelle dans l'Être*, c'est-à-dire comme essentiel et que son inertie pénètre *chaque praxis individuelle* comme sa détermination fondamentale par l'unité passive, c'est-à-dire par l'interpénétration *préalable* et *donnée* de tous en tant qu'Autres » (Sartre, 1960, pp. 307-308).

Cette distinction lui permet de définir une typologie ternaire des collectifs : la **série**, ou collectif proprement dit, ou inertie sérielle, reposant sur le pratico-inerte (la chaîne de montage, la file d'attente à l'arrêt d'autobus) ; le **groupe en fusion**, ou action commune, comme dissolution en acte de l'être sériel (que nous allons présenter immédiatement) ; le **groupe institutionnalisé** qui tient des deux premiers (l'équipe de football).

La notion de **groupe en fusion** est introduite par Sartre à partir de l'exemple "méthodologiquement le plus simple" (Sartre, 1960, p. 422) de la prise de la Bastille. Dans ce cas :

« La multiplicité des synthèses ne peut se définir dans le groupe *pratique* (et en fusion) comme l'inerte coexistence de processus identiques et liés par de simples rapports d'extériorité. Et, pas davantage comme une liaison sérielle d'altérité unissant les synthèses en tant qu'autres. Elle existe, pourtant, puisque chaque individu agit et développe son action à partir des circonstances qui le conditionnent. Et il est vrai aussi qu'il n'y a pas d'unité synthétique de la multiplicité des totalisations au sens où une super-synthèse se ferait, dans la transcendance, synthèse des synthèses. Ce qui se produit en fait c'est que l'unité du tout *est*, à l'intérieur de chaque synthèse en acte, son lien d'intériorité réciproque avec toute autre synthèse du même groupe, en tant qu'elle est *aussi* l'intériorité de cette autre synthèse. En un mot, l'unité est unification du dedans de la pluralité des totalisations, c'est *du dedans* qu'elle nie cette pluralité comme existence d'actes distincts et qu'elle affirme l'existence de l'activité collective comme unique » (Sartre, 1960, p. 424).

C'est l'idée du "tiers tournant" où le "regard" du tiers totalise les dyades homme-homme et où chacun devient tiers à son tour. Alors, pour Sartre, en effet :

« La formation binaire, comme relation immédiate d'homme à homme, est fondement nécessaire de toute relation ternaire ; mais inversement celle-ci, comme médiation de l'homme entre les hommes, est le fond sur lequel la réciprocité se reconnaît elle-même comme liaison réciproque. Si la dialectique idéaliste a fait un usage abusif de la triade, c'est d'abord parce que la relation *réelle* des hommes entre eux est nécessairement ternaire. Mais cette trinité n'est pas une signification ou un caractère idéal du rapport humain : elle est inscrite dans l'être, c'est-à-dire dans la matérialité des individus » (Sartre, 1960, p. 189).

Il introduit cette idée à partir de divers travaux anthropologiques, mais d'abord à partir de ce qu'il présente comme une description d'expérience (Sartre, 1960, pp. 182-186) :

« De ma fenêtre, je vois un cantonnier sur la route, un jardinier qui travaille dans un jardin. Entre eux, il y a un mur surmonté de tessons de bouteilles qui défend la propriété bourgeoise où travaille le jardinier. Chacun d'eux ignore donc entièrement la présence de l'autre ; chacun est absorbé dans son labeur, ne songe même pas à se demander s'il y a des hommes de l'autre côté. Quant à moi, qui les vois sans être vu, ma position et ce survol passif de leur labeur me situe par rapport à eux : je "prends des vacances", dans un hôtel, je me réalise dans mon inertie de témoin comme un intellectuel petit-bourgeois ; ma perception n'est qu'un moment d'une entreprise (je cherche le repos après un "surmenage", ou la "solitude" pour faire un livre, etc.) qui renvoie à des possibilités et à des besoins propres à mon métier et à mon milieu. De ce point de vue, ma présence à la fenêtre est une activité passive (je veux "respirer l'air pur" ou je trouve le paysage "reposant", etc.) et ma perception présente figure à titre de moyen dans un processus complexe qui est l'expression de ma vie entière » (idem, p. 182).

C'est pourtant à partir de l'analyse de cette expérience qu'il présente comme une évidence que Sartre se permet de dire :

« (...) Ce nouveau stade de l'expérience me découvre la relation humaine au sein de l'extériorité pure dans la mesure où je découvre l'extériorité objective comme vécue et dépassée dans l'intériorité de ma *praxis* et comme indiquant un ailleurs qui m'échappe et qui échappe à toute totalisation parce qu'il est lui-même totalisation en cours" (p. 186). [Conclusion :] « l'unité de la dyade ne peut être réalisée que dans la totalisation opérée du dehors par un tiers » (Sartre, 1960, p. 194).

Comme l'écrit Lévy (1979) :

« Nous savions depuis *L'Être & le Néant* que la réciprocité était hantée par le Tout et ne se consolait pas de la perte de son unité, décapitée. La *Critique de la raison Dialectique* résout le problème : à la place du Tout, elle met la quasi-totalité (la chose ouvrée) ou la totalisation (du tiers) » (op. cit., p. 273).

Autant la première, la "chose ouvrée" comme élément du "pratico-inerte", apparaît empiriquement féconde, non pas en tant que totalisation mais en tant qu'élément constitutif, avec les autres acteurs, de la situation de chaque acteur (voir section 2), autant la seconde, "la totalisation (du tiers)", semble pure fantasmagorie : si de tels jeux de regards existent certainement, ils ne peuvent fonder le collectif en général, pour ne pas parler du collectif particulier qui a pris la Bastille.

Au total, dans une telle typologie, l'histoire des interactions entre les individus est éliminée : le **sériel** est atemporel et sa définition exclut toute référence à des interactions autres que celles qui sont contraintes par la matière ouvrée (pourtant, il y a beaucoup d'interactions possibles entre des gens qui attendent un autobus comme entre des ouvriers sur chaîne de montage !) ; le **groupe en fusion** repose sur le tiers tournant et non pas sur les interactions entre les acteurs ; le **groupe institutionnalisé** repose sur un serment daté.

Heureusement, la question a été de nouveau ouverte par Sartre lui-même à partir d'une révision de sa notion de conscience préréflexive. Comme je l'ai rappelé dans le chapitre 1, dans le dernier texte qu'il a donné à l'impression de son vivant, Sartre écrit :

« Toute conscience me paraît actuellement, à la fois comme se constituant elle-même comme conscience et, dans le même temps, comme conscience de l'autre et comme conscience pour l'autre (...) J'ai laissé chaque individu trop indépendant dans ma théorie d'autrui de *L'Être et le Néant* (...). Je n'avais pas déterminé ce que j'essaie de déterminer aujourd'hui : la dépendance de chaque individu par rapport à tous les individus » (Sartre et Lévy, 1991, p. 40).

Une telle formulation peut permettre de réintégrer dans la description, à la fois la situation pour chaque acteur comme comprenant les autres acteurs et la présence des autres acteurs dans l'acteur lui-même, donc retrouver l'idée de dynamique du couplage structurel entre chaque acteur et les autres acteurs (donc les prémisses exposés dans la section 1 de ce chapitre).

#### **4. L'inspiration sartrienne réinterprétée en termes de dynamique du couplage structurel et l'apport potentiel des diverses propositions faites en matière d'étude de l'activité collective**

Ainsi, Sartre, en ce qui concerne le collectif, a ouvert une problématique de recherche particulièrement riche, mais a abouti à une impasse. Il s'agit pour nous de poursuivre et approfondir cette problématique de recherche en laissant de côté les notions et hypothèses qui ont abouti à cette impasse, et ce grâce au paradigme de l'enaction et l'interprétation que nous faisons de la conscience préreflexive en relation avec lui. Mais, tout d'abord, que pouvons-nous espérer tirer des nombreuses propositions qui ont été faites jusqu'à aujourd'hui en matière d'étude de l'activité collective ? Sartre nous conduit à laisser à d'autres de nombreuses approches, en montrant ou permettant de montrer qu'elles aboutissent, soit à des impasses, soit à des vues par trop unilatérales.

##### ***Des approches par milliers... ou presque***

Contentons nous ici d'énumérer les plus caractéristiques parmi ces approches<sup>10</sup>. Ce sont :

- l'approche structuraliste, celle du collectif réduit au système de signes et aux structures dans la sociologie, la sémiologie et l'anthropologie culturelle structuralistes ;
- l'approche plus récente du collectif et de son cadre matériel comme "*actor network*" où, pour reprendre le langage de Sartre, la culture est interprétée comme "pratico-inerte", qui considère les artefacts techniques comme "actants" au même titre que les acteurs ;

- les approches qui considèrent le collectif comme donné et non pas construit : par exemple, l'activité collective comme réalisation d'une division des tâches ou procédures ou fonctions (la psychologie du travail centrée sur la tâche ou la sociologie fonctionnaliste) ;
- les approches idéologiques, celles d'une seule idée : par exemple, considérer le collectif comme relations de pouvoir (divers travaux sociologiques) ou le collectif comme jeu de justifications (autres travaux sociologiques), et non pas simplement chercher à dégager les relations de pouvoir et les justifications qui apparaissent entre autres choses dans les activités individuelles ;
- l'approche du collectif comme savoir ou référentiel commun (certaines psychologies et sociologies du travail) et comme invariants de communication (diverses approches des "sciences de la communication"), mises à mal aussi par d'autres auteurs, d'abord conceptuellement par Schutz (1976, 1987), puis conceptuellement et formellement par Sperber et Wilson (1986) ;
- l'approche du collectif comme croisement des points de vue de "sujets" (certaines psychologies et sociologies du travail)<sup>11</sup>.

On pourrait ajouter que Sartre nous met d'avance en garde – mais seulement de façon implicite - contre la réduction de l'activité collective à la coopération sans l'antagonisme et inversement, c'est-à-dire respectivement à la réduction professionnelle ergonomique (le pari qui y est implicite d'une conception technico-organisationnelle pour la coopération a tendance à occulter les antagonismes existants) et à certains imaginaires socio-politiques (le pari explicite d'une radicalisation des clivages dans l'entreprise a tendance à occulter certaines des coopérations existantes).

La notion d'autonomie permet de préciser et moderniser ces impasses dans lesquelles il est bon d'éviter de s'engager. Tout particulièrement, dans le milieu de l'ergonomie et de la psychologie cognitive ergonomique, la notion de système autonome qui en découle permet de laisser à d'autres l'impasse de l'activité collective comme niveau systémique situé au-dessus d'un ou plusieurs niveaux supposés individuels, empruntée par de nombreuses publications dans la lignée de J. Rasmussen. Si nous n'avons pas cité cette impasse en premier, alors qu'elle est si répandue, c'est qu'elle constitue, pour ainsi dire, une "sécrétion naturelle" du traitement de l'homme par l'ingénierie usuelle, alors que celles que nous avons citées plus haut sont plutôt des produits d'un effort de pensée, quelles que soient les critiques qu'on peut leur adresser.

Cette notion d'autonomie permet aussi de pointer l'insuffisance de l'activité collective vue en définitive - malgré la référence à Maturana et Varela - comme "domaine consensuel"

(décrit par des emprunts à la théorie des actes de langage) sans "domaines cognitifs", qui a été proposée par Winograd et Flores (1986)<sup>12</sup> (voir aussi Winograd, 1987, Flores, Graves, Hartfield et al., 1988) et dont nous avons parlé dans la *méthode élémentaire* (voir aussi l'introduction à ce chapitre).

On peut ajouter à ces approches empiriques, celle du collectif comme "agir communicationnel" (Habermas, 1981, 1987), qui, bien que purement philosophique, a été reprise dans certains travaux sociologiques empiriques. D'une part, l'insuffisance de cette approche gît essentiellement dans la symétrie des interactions entre un acteur et les autres acteurs qu'elle postule dans le prolongement de la théorie pragmatique des actes de langage. D'autre part, la critique par Habermas (op. cit., p. 11) de la tentative de Sartre comme "fondée sur une philosophie de la conscience" est contestable<sup>13</sup> et en tout cas est totalement mise de côté par l'interprétation que nous donnons de cette tentative à partir de l'hypothèse de la dynamique du couplage structurel saisie empiriquement grâce à la conscience préreflexive et d'autres éléments.

Il peut être intéressant aussi de méditer la tentative ancienne mais originale de G. Simmel, dans un ouvrage de 1908 (voir Wolff, 1950, *Part two*, pp. 87-177, ainsi que Delhom, 2004). Cet auteur défend l'idée d'une différence qualitative entre une relation sociale à deux et à trois (c'est-à-dire en fait à plus que deux) qui peut avoir inspiré Sartre. La méthode d'analyse de Simmel est intéressante et limitée. Son intérêt est de ne jamais considérer les individus et les groupes en les isolant, mais toujours dans leurs interactions réciproques. Dans la relation à deux, chacun des éléments (personnes ou groupes) est irremplaçable et leur interaction est immédiate, au sens où elle n'est médiatisée par aucun tiers. Au contraire, la présence d'un tiers permet la formation de sous-groupes (deux contre un au minimum) ; elle rend possible le départ d'un des participants sans que le groupe ne cesse par là même d'exister ; elle permet aussi, du fait que la vie du groupe n'est plus liée immédiatement à chacun des participants, la formation de structures et d'institutions plus ou moins indépendantes des personnes impliquées. Par contre, le secret et la responsabilité, qui sont pour Simmel des éléments de la relation à deux sont empêchées ou modifiées profondément dans la relation à plus de deux. La limite de cette méthode d'analyse de Simmel est cependant d'être purement extérieure aux acteurs concernés.

***Les approches de l'interactionnisme, de la cognition socialement distribuée et des recherches en sociologie des organisations***

On peut aussi devancer la présentation que nous ferons des apports de l'"ethnométhodologie" (ou, plus largement, de l'"interactionnisme") (section 5), de la "sociologie cognitive" et de l'"action (cognition) située" (section 6), de la "cognition sociale distribuée" (section 7), ainsi que celle que nous ferons (dans la section 8) de certaines recherches en sociologie des organisations.

Si nous pouvons regrouper les premières sous la rubrique de "collectivisme méthodologique", c'est qu'elles formulent une hypothèse ontologique et épistémologique portant sur l'activité humaine qu'on peut résumer ainsi : l'activité humaine consiste dans les interactions entre les hommes et entre eux et l'environnement matériel ; la conscience que peut avoir l'individu de ces dernières est sujette à caution ; ces interactions ne peuvent être saisies que par l'observateur scientifique participant. Cette hypothèse est formulée très clairement par l'"ethnométhodologie" (et, plus généralement, l'"interactionnisme"), par l'"action (cognition) située" et par la "cognition sociale distribuée". La "sociologie cognitive", si elle ne conteste pas cette hypothèse, ni dans sa théorie, ni dans ses méthodes, n'y souscrit pas non plus, et témoigne ainsi d'une prise de distance relativement à elle.

Les recherches en sociologie des organisations dont nous parlerons (dans la section 8) s'abstiennent, par contre, de toute hypothèse ontologique et épistémologique de ce genre. Elles revendiquent, d'une part, un empirisme radical, d'autre part, un enracinement disciplinaire sociologique radical. Elles ont donc occasionné beaucoup moins de débats théoriques et méthodologiques avec les recherches menées dans le cadre du programme de recherche 'cours d'action'.

Au-delà de leurs différences théoriques et méthodologiques, ces travaux ont en tout cas pour point commun de ne s'intéresser qu'à l'analyse de l'activité collective telle qu'elle peut être perçue par l'observateur scientifique participant. Remarquons cependant que : (1) en fait, l'observation participante, surtout lorsqu'elle met en œuvre sérieusement les leçons épistémologiques de l'anthropologie culturelle (voir chapitre 3) – ce qui est la façon dont la pratiquent ces "collectivistes méthodologiques" et ces chercheurs en sociologie des organisations -, réintègre implicitement l'activité individuelle sinon au point de départ du moins en parallèle ; (2) ces formes de collectivisme méthodologique et ces recherches en sociologie des organisations se développent sur fond des impasses de l'individualisme méthodologique du cognitivisme et de la psychologie sociale expérimentale et contribuent de façon importante à sa critique scientifique ; (3) ces formes de collectivisme méthodologique, si elles sont insuffisantes pour construire une alternative positive à l'individualisme méthodologique, ont le mérite, si l'on se débarrasse de certains de leurs postulats

"collectivistes", d'ouvrir sur des objets d'étude de l'activité collective plus satisfaisants ; (4) ces recherches en sociologie des organisations, si elles sont insuffisantes pour fonder scientifiquement la conception des systèmes technico-organisationnels complexes, sont cependant nécessaires pour atteindre un tel objectif.

De plus, une étude de la construction collective de l'activité peut donner lieu à des objets théoriques et à des observatoires plus parcimonieux que ceux qui passeraient par les cours d'action, pour ne considérer ici qu'un des objets théoriques d'étude de l'activité individuelle-sociale. De tels objets théoriques et observatoires perdent éventuellement des phénomènes de la construction individuelle de l'activité pour gagner un accès plus facile et moins coûteux à sa construction collective. Comme nous l'avons montré, par exemple, dans Theureau (2000b), où, pour le même fragment de données de conduite de réacteur nucléaire en situation accidentelle, nous comparons une analyse en termes de "cognition socialement distribuée" et une autre en termes d'"articulation collective des cours d'action", les phénomènes sacrifiés dans la première approche n'empêchent pas l'explication de certaines parties de l'activité, mais l'empêchent pour d'autres parties. Nous reviendrons sur cet exemple dans la section 7.

Si nous en restions là, les études interactionnistes et de cognition socialement distribuée, et les études en sociologie des organisations n'apparaîtraient que comme des approches de l'articulation collective des cours d'action plus parcimonieuses, donc à la fois plus rapides et plus limitées, que celles qui passeraient par l'analyse des cours d'action individuels-sociaux ou des pensées privées (voir chapitre 1, section 4, et Vermersch, 1994), mais qui seraient suffisantes dans certains cas et pour certains aspects des activités considérées. Nous verrons plus loin que ce serait oublier tout un pan des apports possibles de certaines de ces démarches à l'étude de l'activité humaine telle que nous la concevons.

Continuons à anticiper les sections concernées (les sections 5 à 8, mais aussi la section 9 de présentation des objets théoriques de l'activité sociale-individuelle que nous proposons) pour caractériser ici ces apports possibles. Il faut considérer, d'abord, l'apport des études interactionnistes à la description fine de l'**articulation collective des cours d'in-formation** (sections 6 et 9), l'apport des études de cognition sociale distribuée à la **modélisation synthétique** – nécessitant réduction -de la même articulation collective des cours d'in-formation (sections 7 et 9). Ce sont d'ailleurs les critiques de Christian Heath (qui, comme nous le verrons dans la section 6 est, parmi les ethnométhodologues, l'un de ceux qui s'est le plus intéressé à la cognition et à la technique) et d'Edwin Hutchins (l'initiateur du courant de

cognition sociale distribuée, comme nous le verrons dans la section 7) relativement aux limites des recherches en termes d'articulation collective des cours d'action qui ont ouvert l'étude de l'articulation collective des cours d'information. Il faut considérer aussi l'apport des recherches en sociologie des organisations en ce qui concerne l'étude de l'**articulation collective des cours de vie relatifs à une pratique** (sections 8 et 9).

En tout cas, pour ces différentes raisons que nous avons résumées dans le titre de ce chapitre 2 en parlant de "vérité limitée du collectivisme méthodologique", si nous pouvons laisser de côté la plupart des objets théoriques cités au début de cette section 4, nous devons présenter au moins de façon résumée les divers courants interactionnistes et le courant de la cognition sociale distribuée, ainsi que certaines recherches en sociologie des organisations. C'est ce que nous allons faire maintenant dans les sections 5, 6, 7 et 8 suivantes.

## **5. L'inspiration par l'ethnométhodologie et l'analyse conversationnelle et ses limites**

Internationalement, la plupart des recherches empiriques qui s'intéressent à l'activité collective participent du courant ethnométhodologique ou, plus largement, interactionniste, au point que, jusqu'à une date récente, les recherches dans le cadre du programme 'cours d'action' elles-mêmes y étaient assimilées dès qu'elles sortaient de l'hexagone. Nous ne rappellerons ici que les grandes lignes de ce courant de recherche en nous centrant sur l'ethnométhodologie telle qu'elle a été initiée par H. Garfinkel.

### ***Le pointillisme interactionniste de Goffman<sup>14</sup>***

Nous commencerons par E. Goffman. Bien que ce dernier n'ait pas participé au courant ethnométhodologique, il l'a influencé de façon importante (voir Joseph et al., 1969). Il n'a pas construit une œuvre systématique. C'est un impressionniste inspiré, un collectionneur de faits surprenants, qui dépeint les phénomènes de supercherie, de duperie, les représentations de divers types. Ses exemples sont ceux de la vie quotidienne, mais il est souvent difficile de discerner ceux qu'il a pu constater de ceux qui lui ont été racontés et de ceux qu'il a inventés lui-même.

"*La vie quotidienne comme représentation*", écrit en 1956 (Goffman, 1973), se veut un manuel qui propose un cadre pour l'investigation empirique. Il crée le trouble dans les disciplines universitaires : on ne sait pas si c'est de la sociologie, ou de la psychologie ; le

vocabulaire de la sociologie traditionnelle est peu mobilisé (corps de connaissances spécifique du domaine) au profit d'un vocabulaire de dramaturgie théâtrale. Son vocabulaire vient de sources diverses et variées : du théâtre (représentation, mise en scène, assistance, comédien, coulisse, décors, etc...) ; de la sociologie (aliénation, structure sociale, intégration, légitimité, motivation, consensus) ; du langage quotidien (événement, situation, rencontre, familiarité, image de soi, etc...).

La métaphore théâtrale est toute puissante chez E. Goffman (voir aussi, en ce qui concerne la conception de systèmes informatiques, Laurel, 1986). La vie sociale est un spectacle (en cela il avait été largement devancé par les philosophes stoïciens). Le rôle, un ensemble de consignes, qui règlent la conduite des acteurs, définissent des systèmes de valeur, des attitudes, des modèles types. Entre théâtre et social, la différence est de degré, non de nature (et les comédiens sont sans doute plus à même d'improviser). Goffman insiste sur le moment de la représentation plus que sur les rôles, sur la mise en œuvre où se produit un dépassement de la situation prévue, et où s'exprime aussi l'individualité, comme expression du particulier dans l'universel. La vie quotidienne comme représentation est donc un procès d'individuation. Dépasser son rôle, c'est se l'approprier. La notion de Soi est importante : la personnalité qui s'investit dans le rôle, en gendarme, en fou... Il s'agit de maintenir une certaine distance entre le Soi et le rôle, qui va de l'identification au refus de rôle ou de catégorisation. "Le Soi est un effet dramatique", dit E. Goffman. Il se dégage de l'action entre les protagonistes ("le soi en lui-même ne dérive pas de son possesseur, mais de la scène totale où s'inscrit l'action"). Au cœur même du processus d'individuation, il y a la collectivité.

Dans son dernier livre, *"Les cadres de l'expérience"* (Goffman, 1991) l'objectif de E. Goffman est d'isoler quelques cadres fondamentaux qui, dans une société, permettent de comprendre les événements, et d'analyser les vulnérabilités particulières de ces cadres de références. Par exemple, une chose qui dans certaines circonstances se présente comme la réalité, peut en fait être autre chose : une plaisanterie, un rêve, un accident, un malentendu, une illusion, une représentation théâtrale, etc... Il s'agit d'attirer l'attention sur le sens des circonstances et sur ce qui le soumet à des relectures multiples.

Toute définition de situation est construite selon des principes d'organisation qui structurent les événements à caractère social, et notre propre engagement subjectif. Le terme "cadre" désigne ces éléments de base, et l'expression "analyse des cadre" est un mot d'ordre pour l'étude de l'organisation de l'expérience, c'est-à-dire ce qu'un acteur individuel a "dans son esprit", et non l'organisation de la société. En partant de cette notion de cadre, Goffman

distingue plusieurs sortes de cadres, de modes de fabrication de cadres, de transformation de cadres et de défaillances de cadres.

Au total, E. Goffman a popularisé des métaphores et une approche pointilliste des interactions humaines, qui multiplie les petits exemples afin de rendre compte d'une organisation sociale, sinon dynamique du moins mouvante, qu'on retrouve dans l'ensemble de l'interactionnisme.

### ***Garfinkel et l'ethnométhodologie***

Le mot "*ethnomethodology*" se réfère aux modes de raisonnements, aux méthodes de raisonnement, de rationalité, avec lesquelles les gens abordent, c'est-à-dire reconstruisent, le réel, leurs rôles, et donc, surtout, un sens commun partagé. D'ailleurs, H. Garfinkel a hésité entre ce terme et celui de "*neo-praxeology*". Il est le principal créateur et théoricien de l'ethnométhodologie, qui sera ensuite développée par d'autres. Pour H. Garfinkel :

« (Les recherches en ethnométhodologie) analysent les activités de tous les jours en tant que méthodes des membres (d'une communauté sociale) pour rendre ces mêmes activités visiblement rationnelles et rapportables pour des buts pratiques, c'est-à-dire descriptibles ("*accountable*"), en tant qu'organisation des activités ordinaires de tous les jours. La réflexivité de ce phénomène est une propriété singulière des actions pratiques, des circonstances pratiques, de la connaissance commune ("*common sense knowledge*") des structures sociales et du raisonnement sociologique pratique. C'est cette réflexivité qui nous permet de repérer et d'examiner leur occurrence : en tant que telle, elle fonde la possibilité de leur analyse » (Garfinkel, 1985, p. 6).

Ainsi, le "thème central des études" ethnométhodologiques est "la descriptibilité ("*accountability*") rationnelle des actions pratiques, en tant qu'elle est un accomplissement continu et pratique" (Garfinkel 1985, p. 57).

Cette **descriptibilité** et la notion de **réflexivité** qui lui est associée ne vont pas de soi pour qui a l'habitude d'associer la notion de réflexivité à une notion de conscience, quelle qu'elle soit :

« Par descriptible, j'entends observable et rapportable au sens où les membres disposent de leurs activités et situations à travers ces pratiques situées que sont voir - et - dire. J'entends également : que de telles pratiques consistent en un accomplissement sans fin, continu et contingent ; qu'elles sont réalisées, et provoquées comme événements, dans le cadre des affaires courantes qu'elles décrivent tout en les organisant ; que ces pratiques sont faites par ceux qui participent à ces situations d'une manière telle que, de façon obstinée, ils tablent sur leur compétence, la reconnaissent, la considèrent comme allant de soi ; par compétence, j'entends la connaissance qu'ils ont de ces situations, leur habilité à les traiter, et le fait qu'ils ont qualité pour faire le travail détaillé en quoi consiste cet accomplissement ; et que le fait même qu'ils considèrent leur compétence comme allant de soi

leur permet d'accéder aux éléments particuliers et distinctifs d'une situation et, bien évidemment, leur permet d'y accéder aussi bien en tant que ressources qu'en tant que difficultés, projets, etc... » (Garfinkel, 1985, p. 54).

Ainsi, la descriptibilité et la réflexivité selon Garfinkel ne désignent pas une éventuelle propriété qu'auraient les activités pratiques de pouvoir être décrites par ceux qui les accomplissent et de déboucher sur des récits réflexifs d'action. Elles en désignent une autre, celle qu'auraient ces activités pratiques de se décrire elles-mêmes au cours de leur accomplissement. C'est pourquoi, sans doute, l'activité pratique qui a été principalement étudiée par l'ethnométhodologie est la conversation. Rendante perceptible d'elle-même, grâce au langage, sa descriptibilité, la conversation peut paraître exemplifier ces notions de descriptibilité et de réflexivité. Mais le cas de la conversation rend seulement plus opaque le paradoxe que suscitent ces notions de descriptibilité et de réflexivité et que je propose de formuler ainsi : la descriptibilité et la réflexivité des activités pratiques, qui sont inhérentes à ces dernières, échappent aux acteurs qui les accomplissent, mais sont actualisables en une description langagière adéquate par l'ethnométhodologue qui examine le comportement ici et maintenant de ces acteurs en tant que ce comportement manifeste cette descriptibilité et cette réflexivité.

### ***Sociolinguistique et analyse conversationnelle***

Comme nous venons de le voir, c'est la conversation qui va devenir le domaine central de l'ethnométhodologie. D'où la fusion entre l'ethnométhodologie et la sociolinguistique, l'étude de la langue dans son usage en contexte naturel, qui sont nées indépendamment, et leur récupération commune des apports de la philosophie du langage ordinaire et de la pragmatique linguistique des actes de langage (voir, par exemple, sur la conversation, Goodwin, 1981).

Pour l'ethnométhodologie, le langage, le vocabulaire que l'on utilise est constituant ; il n'exprime pas une réalité indépendante d'objets individuels déjà formée ; il n'est pas réductible à une combinatoire logique (syntaxique, grammaticale, etc...) et donc sa formalisation en terme de règles ne suffit pas à rendre compte de son mode de fonctionnement au plan du sens. Le sens des mots dépend du contexte, qui réfère souvent à des "lieux communs" implicites, des connaissances "évidentes", sub-symboliques, dont l'élucidation renvoie à l'infini à d'autres élucidations. Le vocabulaire que l'on utilise pour décrire les phénomènes est ce qui découpe les phénomènes en ce qu'on appelle ensuite des objets, qui n'ont aucune antériorité sur le langage (co-constitution). L'explicitation du sens, du contexte,

renvoie elle-même à d'autres contextes. C'est ce qu'étudie aussi l'analyse de conversation : les propriétés réelles, situées, de la conduite communicative elle-même.

Par exemple : un homme appelle « police ! » et l'on sait qu'il appelle n'importe quel policier. D'un enfant qu'on entend crier « maman ! », on sait qu'il appelle sa mère, et ce, sans que rien dans la phrase ne précise un contexte, et alors qu'aucun possessif ne l'indique. Admettons que cet enfant en devienne soudain totalement conscient, sous l'impulsion d'une révélation grammaticale fulgurante, et que par souci de précision pour tous ceux qui l'entendent, il se mette à crier « ma mère ! ma mère ! ». Ce remarquable souci de l'interprétation intersubjective aura un effet immédiat : tout le monde croira qu'il essaie de dire que quelque chose qui arrive à sa mère fait problème, et qu'il essaie d'attirer l'attention sur elle. Sauf si on est en train de lire la comtesse de Ségur, ou ce genre d'expression fleurit. Ce qui veut dire qu'il faut savoir aussi s'abstenir d'exprimer complètement ce que nous voulons dire. Les formulations "correctes" ne peuvent remédier aux traits indexicaux des phénomènes.

La séquentialité de la conversation a été l'objet des travaux de Schlegoff et Sacks (voir, par exemple, Schlegoff et Sacks, 1974). Ils travaillent sur les enchaînements, et la façon dont ils influent sur le sens. Par exemple : "à quelle heure êtes-vous rentré ?" est une question sauf si elle est placée de manière adjacente après un énoncé comme "et qu'est ce qu'elle vous a dit ensuite ?", auquel cas, il s'agit d'une citation.

### *Ethnométhodologie et cognition*

Il me semble avoir donné suffisamment d'éléments sur l'œuvre de Goffman, pour qu'il soit clair que, d'une part, elle reste stimulante pour tout analyste des activités humaines, tout particulièrement sous leur aspect collectif, d'autre part, elle continue à poser des questions nombreuses, fines et riches à une approche de ces activités humaines comme cognitives, mais ne fournit ni notion ni méthode pour répondre à ces questions. Le cas de H. Garfinkel est différent. En effet, H. Garfinkel a pour centre d'intérêt la constitution immanente du savoir, analysée depuis ses pratiques et ses contextes, en tant que "méthodes des membres". En cela, il s'intéresse à l'activité en tant que cognitive, bien que la cognition ne soit pas thématifiée chez lui. Garfinkel aborde en effet l'individu comme "membre" et seulement comme membre. Cette notion de **membre**, qu'il fera évoluer tout au long de son œuvre, représente la maîtrise à la fois cognitive, linguistique, sociale des pratiques quotidiennes et spécialisée. Il aborde l'activité individuelle-sociale (pour reprendre notre vocabulaire) en tant qu'activités de

membres faisant de ces activités des activités de membres. C'est ainsi qu'on peut traduire, me semble-t-il, la formule de définition de l'ethnométhodologie présentée au début de cette reprise des travaux de H. Garfinkel (Garfinkel, 1985, p. 6). L'activité individuelle-sociale n'a alors aucune autonomie. Nous avons vu plus haut que ce que H. Garfinkel appelle "réflexivité" n'a rien à voir avec la notion de conscience. Elle noue simplement la notion d'"activité" à celle de "membre". L'ethnométhodologie ouvre donc sur une variante de "collectivisme méthodologique". C'est en cela qu'il a joué un rôle important dans la critique de l'"individualisme méthodologique" promu par le cognitivisme. Nous verrons plus loin que, d'après nous, l'étude des activités collectives ne peut s'en contenter.

De plus, les règles contextuelles de la communication qui sont dégagées par les travaux fusionnant ethnométhodologie et analyse conversationnelle peuvent être considérées comme un savoir - une compétence linguistique pragmatique ou, plus largement, sémiotique pragmatique -, partagé par les mêmes membres. C'est encore de l'activité des membres en tant que cognitive qu'il est question ici, même si l'on ne s'intéresse qu'à ce qui est partagé entre les membres.

## **6. L'inspiration par les développements de l'ethnométhodologie de la sociologie cognitive à l'action (cognition) située et ses limites**

### *La "sociologie cognitive" de Cicourel*

Si le rapport qu'entretient l'ethnométhodologie avec le thème de la cognition reste fluctuant, le rapport qu'entretient la "sociologie cognitive" d'A. Cicourel avec ce même thème de la cognition est essentiel (voir en Français, Cicourel, 1979, 1994, 2000, 2002). Avec A. Cicourel, le thème de la cognition est mis au centre de l'étude empirique et de la construction théorique. Le problème de la médiation des outils et techniques est aussi posé tant en termes d'outils cognitifs qu'en termes concrets. L'approche vise à relier activités individuelles-sociales, activité collective et outils et techniques en tant que cognitifs.

L'objet des travaux d'A. Cicourel est le jeu entre le langage et la signification, en tant qu'éléments essentiels de la manière dont l'interaction sociale quotidienne est coordonnée et représentée. A. Cicourel s'est détaché de l'ethnométhodologie de H. Garfinkel (voir, par exemple, Cicourel, 1974) du fait de son intérêt à la fois pour la cognition et la conception technique, sous l'influence du développement à la fois du cognitivisme et de l'informatisation

de la société. Il cherche à montrer : comment les individus appartenant à différents groupes essaient de développer, de représenter et d'évaluer leurs méthodes de communication ; comment ils créent ce que nous appelons le langage ; comment cette représentation langagière saisit et altère nos expériences ; et enfin, comment nous utilisons le langage pour décrire notre procès de connaissance.

Nombre de recherches de A. Cicourel portent sur l'hôpital<sup>15</sup>. Cicourel veut montrer comment le diagnostic médical, qui est une tâche conceptuelle élaborée, est aussi (surtout) le résultat d'une interaction sociale complexe. Les informations qui sont : 1/ recueillies ; 2/ validées ; 3/ sélectionnées, pour devenir le dossier du patient (l'ensemble des informations disponibles) sont dépendantes du statut des personnels soignants et de leurs variations, et aussi des aptitudes cognitives attribuées. C'est donc à une analyse socio-cognitive qu'A. Cicourel procède, en examinant comment les informations et leurs valeurs sont en fait négociées via un certain nombre de dispositifs organisationnels (visites, discussion de travail, rencontres inter-services...), où les uns et les autres, et en particulier les médecins internes ou résidents face au permanents, doivent essentiellement faire en permanence la preuve de leur compétence médicale, en terme de style de raisonnement, de connaissances, de gestion des relations personnelles, de rapport aux pouvoirs impliqués. En fonction de ces processus, les informations et les résultats déduits seront validés et intégrés. Dans ce processus, les dispositifs techniques d'analyse (microscopes, scanners) sont incontournables mais constituent aussi et surtout des bases de données ; ces mémoires externes ont une grande importance pour A. Cicourel, qui relevait déjà que les linguistes traditionnels, mettant tout dans la performance, n'avaient pas besoin de se préoccuper des problèmes de "stockage" et de mémoire nécessaires à la genèse des interprétations en contexte, passés, présent ou à venir.

Dans les premières recherches de ce genre, la dynamique propre de ces supports est occultée, et les modalités de présentation, de recueil, d'accès aux données n'interviennent pas dans l'analyse, ce qui sera de moins en moins vrai au fur et à mesure. Par contre, A. Cicourel montre bien comment un patient est jugé bon ou mauvais historien-narrateur-de-sa-maladie, et comment en fonction de ce jugement porté par le personnel médical en référence à ses pratiques, son vocabulaire, etc..., les informations qu'il fournit seront ou non prises en compte pour le dossier.

Par ailleurs, à travers une analyse de conversation, il montre comment, entre médecins, on est toujours dans l'implicite, y compris dans les discussions techniques visant à poser un diagnostic sur un cas problématique. Les références à des visites précédentes, à des cas similaires ou pertinents, et à des savoirs théoriques dont la maîtrise doit être "prouvée" par les

internes dans le cadre de leur relation entre patron et internes, sans qu'il y ait "exposé" : tout se joue dans l'allusif, le ton, les enchaînements. La bonne information est souvent celle qui est donnée par celui qui est jugé crédible. L'activité sociale qui se joue, et qui est toujours entre le spontané et le structuré, permet de manifester et d'évaluer les compétences, d'occuper ou de garder une place dans le groupe; elle est aussi présente que l'activité cognitive d'analyse de diagnostic, et l'influence considérablement. A. Cicourel remarque que cette perspective est totalement ignorée dans les problèmes de conception des banques de données qui vont ensuite tenir à disposition les résultats d'analyse et les commentaires : le discours professionnel va de soi pour des raisons techniques (comme on parle de "faits techniques" dans l'industrie) et comme validé par la rationalité scientifique. Les structures de dominances, d'autorité, les intentions, les croyances, les mobiles, les connaissances, impliqués dans un processus de résolution coopérative sont négligés. Les banques de données fournissent peu d'information sur les conditions locales écologiques et cliniques qui pourraient aider au diagnostic, ou rendre compte de la logique de décision de diagnostics établis.

A. Cicourel ouvre ainsi sur une thématization à la fois du rôle des outils et techniques et de la cognition dans le cadre de l'ethnométhodologie. Ses travaux se trouvent ainsi précurseurs de l'hypothèse de la cognition (ou action) située qui s'est imposée dans l'espace public international en 1987 avec l'ouvrage de L. Suchman "*Plans and situated actions*" (Suchman, 1987, Visetti, 1989) qui a constitué (voir Theureau, 2004b), un élément important dans le développement du programme de recherche 'cours d'action'. De plus, s'ils se développent dans un "bain collectiviste méthodologique", comme nous l'avons déjà noté plus haut, ils en font plutôt une affaire méthodologique et pragmatique qu'une affaire théorique et épistémologique.

### ***L'action (cognition) située et le courant du "Computer Supported Cooperative Work"***

Dans cet ouvrage, L. Suchman reprend le problème de l'action tel qu'il avait été posé antérieurement par l'ethnométhodologie. D'une part, elle confronte ce problème de l'action avec les idées alors dominantes concernant le problème de la cognition. D'où la formule composée "action (ou cognition) située" utilisée dans la suite de cette section alors que L. Suchman n'utilise que les termes d'"action située". D'autre part, elle spécifie ce problème de l'action en ce qui concerne la conception des machines interactives sophistiquées.

L. Suchman part d'une étude de l'interaction de deux acteurs avec une photocopieuse Xerox sophistiquée, munie d'un système expert d'aide. Deux utilisateurs (afin de faciliter la

verbalisation, et pouvoir distinguer l'interaction homme-homme de la quasi-interaction homme-machine) sont enregistrés en vidéo. L. Suchman recourt à une analyse des conversations échangées et des actions effectuées. Les transcriptions sont faites du point de vue de l'action et des ressources disponibles pour les utilisateurs et pour la machine. D'après les concepteurs, la machine dit ce qu'il faut faire, et les gens sont censés le faire. Suchman montre que cela ne "marche" pas comme cela et même que cela ne "marche" pas du tout.

Les thèses positives défendues sont que : l'action est sociale dans ce sens que nous comprenons son développement selon les façons dont nous l'avons construite dans le cours d'in-formation avec les autres ; les actions sont influencées par de nombreux aspects inhérents à la situation dans laquelle elle sont mises en œuvre ; disposer d'un plan n'est que l'un de ces aspects, l'une des ressources possibles ; l'usage d'un plan demande de pouvoir construire d'abord un point de vue interprétatif correct sur ce plan, et aussi sur l'ensemble plan-situation comme étant en relations pertinentes ; l'action humaine dispose d'une flexibilité et d'une marge d'ambiguïté qui sont des caractéristiques radicales, des conditions de possibilités de toute stratégie interactionnelle - sinon, il y a application mécanique de procédures. En définitive, on peut résumer ces divers points en un seul, qui est loin d'être trivial : la cognition ne se situe pas dans la tête, mais dans un entre-deux, entre l'acteur et la situation, dont font partie les autres acteurs. En conséquence, d'une part, les phénomènes cognitifs pertinents concernent essentiellement la perception et l'action, d'autre part, le lieu essentiel de leur étude est la situation de travail elle-même, car si l'on cherche à les étudier en passant d'une situation de travail à une situation de laboratoire, on risque de les perdre tous. Ces thèses positives ont pour corrélat une critique théorique de l'hypothèse de "l'homme comme système symbolique de traitement de l'information" et une critique épistémologique de la façon dont une telle hypothèse a été "validée".

Cependant, L. Suchman reprend exactement, dans ses formulations, les idées de Garfinkel présentées plus haut. Elle insiste pareillement sur la descriptibilité, "le fait que nous, êtres humains, avons la propriété particulière de, non seulement agir, mais aussi de commenter - justifier, rationaliser, etc... - nos actions" (Suchman, 1987, p. 1). Cette descriptibilité, elle l'aborde pareillement comme propriété des activités pratiques des acteurs sociaux en train de s'accomplir. Et, pour faire mieux apparaître cette descriptibilité pour l'observateur, elle place deux personnes devant sa photocopieuse, avec la consigne de collaborer étroitement à la réalisation de diverses tâches, ce qui ne peut manquer de donner lieu à des conversations riches et en contexte, à l'analyse desquelles elle pourra faire contribuer tout le savoir ethnométhodologique accumulé portant sur la conversation. Mais, en

s'intéressant à un objet nouveau pour l'ethnométhodologie, le détail de l'interaction avec une machine interactive sophistiquée, en relation avec une perspective, elle aussi nouvelle, de contribution effective à la conception technique, elle exacerbe le paradoxe que suscitent ces notions de descriptibilité et de réflexivité.

Elle est amenée à poser une question qu'elle présente comme constituant "la question centrale". La formulation de cette question échappe au vocabulaire de Garfinkel et aurait pu ouvrir un malentendu fécond. Cette question est celle de la nécessité de considérer "le jugement vivant, à chaque instant, de la signifiante des circonstances particulières" et "d'explorer la relation du savoir et de l'action aux circonstances particulières dans lesquelles cette action de connaître et cette action (tout court) se produisent invariablement" (Suchman, 1987, p. 178), c'est-à-dire en définitive la question de la genèse détaillée de l'action, à moins de considérer – illusoirement, dirions-nous - que cette dernière est épuisée par le contenu des communications entre les acteurs en train de coopérer. Pour documenter un tel "jugement vivant" et une telle "relation du savoir et de l'action aux circonstances particulières", il aurait fallu faire d'eux un objet d'étude et développer des méthodes de construction de données empiriques concernant un tel objet d'étude. En restant pour l'essentiel dans le cadre fixé par Garfinkel, L. Suchman laisse sa "question centrale" sans réponse.

En définitive, L. Suchman, en introduisant cognition et contribution à la transformation technique dans le cadre établi par H. Garfinkel, a été conduite à rencontrer l'individu et son autonomie, mais n'a pas poursuivi dans cette direction.

### ***L'action (cognition) située et l'activité***

Nous avons vu (dans la section 5) que, dans le courant ethnométhodologique, la cognition est toujours à la limite de la thématization. Il en est en partie de même de l'action (cognition) située. La conception de l'activité humaine sous-jacente tend au collectivisme méthodologique et cumule déficit explicatif et vérité de l'autonomie relative des collectifs que nous discuterons dans la section 7.

Même en ne considérant que les relations humaines synchroniques (face à face ou éventuellement à travers divers média) qui font le miel de l'ethnométhodologie, l'absence de considération de l'autonomie des individus se paye dans certains cas par l'inintelligibilité. Considérons, par exemple, des parents et des enfants ensemble face à des dispositifs interactifs dans un musée des sciences et techniques. Comment peut-on espérer connaître leurs interprétations et leurs émotions respectives à travers la description de leurs seuls

comportements d'interaction ? Comment connaître de cette même façon les émotions de pongistes dans un match international (Sève, 2001) et celles de professeurs débutants en classe (Ria, 2001, Ria et al., 2003), alors que ces pongistes sont entraînés spécialement à ne pas montrer leurs émotions à l'adversaire, et que ces professeurs débutants, eux sans entraînement, font spontanément de même ?

En fait, ces études interactionnistes considèrent aussi des phénomènes relativement fins des interactions langagières et gestuelles. Une partie de leurs résultats et méthodes ressortant du 'collectivisme méthodologique' peut certainement être intégré dans une analyse de l'articulation collective des activités individuelles-sociales plus développée que celle des cours d'action, celle que nous esquisserons en section 9 en termes d'articulation collective des cours d'in-formation d'un collectif muni de ses interfaces<sup>16</sup>. Nous verrons, en effet, que l'étude de l'articulation collective des cours d'in-formation d'un collectif muni de ses interfaces ne porte pas seulement sur la dynamique de couplage de ce collectif muni de ses interfaces avec l'extérieur mais aussi sur une part de la dynamique interne à ce collectif<sup>17</sup>. Cependant, comme une telle intégration n'est pas encore réalisée actuellement, la coopération d'une pluralité de ces approches reste la meilleure voie. Et, une fois cette intégration réalisée, comme nous le verrons aussi en section 9, une reprise des apports de ces collectivismes méthodologiques en termes non-monopolistes et de réduction pertinente de l'articulation collective des activités individuelles-sociales restera nécessaire.

### ***L'action (cognition) située, la modélisation et la relation avec la technique***

Le critère de la connaissance est chez H. Garfinkel, non pas l'adéquation de modèles à des données, mais la capacité, sur la base de la connaissance constituée par l'étude ethnométhodologique, à réaliser l'activité étudiée de façon à ne pouvoir être distingué d'un membre de la société ou du groupe considéré (voir Garfinkel, 2001). Chez lui, la technique est implicitement considérée comme donnée, sauf les procédures. La relation à la technique de son ethnométhodologie porte seulement sur les procédures.

Cette absence de modélisation a été reconduite plus ou moins chez les ethnométhodologues qui, depuis au moins Suchman (1987), se sont intéressés à la transformation technique, en particulier dans le cadre du "*Computer Supported Cooperative Work*". Ils contribuent à éclaircir les effets de la technique sur les interactions humaines, mais ils laissent en général la conception de nouvelles situations à d'autres, aux ingénieurs et techniciens moyennant en particulier la participation des acteurs à cette conception. Dans les

cas minoritaires où ils participent effectivement à la conception sur la base de leurs études empiriques, une contribution précise et systématique de leur part exigerait un minimum de modélisation. Citons l'ensemble de recherches menées dans l'aéroport de San Francisco (voir, par exemple, Goodwin et Goodwin, 1998) et quelques travaux réalisés avec la participation de C. Heath : Luff, Hindmarsh et Heath (2000), Heath et Luff (1992), Luff, Heath, Kuzuoka et al. (2003), Heath et Luff (1998), Heath, Luff, Nicholls et al. (2000).

## **7. L'inspiration par la "cognition socialement distribuée" et ses limites**

E. Hutchins, l'initiateur de l'approche de la "cognition socialement distribuée", a d'abord mené une vie d'anthropologue classique, résolument exotique : Hutchins (1980, 1983) (l'échange des terres, la conduite des bateaux, dans les îles Trobriand). Puis, il a participé à la définition d'un système d'entraînement interactif basé sur une simulation pour la manœuvre des navires de guerre (Halff, Hollan et Hutchins, 1986), ce qui lui a ouvert la passerelle de ces navires de guerre et lui a permis d'y développer une série de recherches rapportée dans Hutchins (1995) (l'activité collective pour "faire le point" sur un grand navire de guerre). Depuis plusieurs années, lui et ses étudiants s'intéressent essentiellement au pilotage d'avion (pilote et co-pilote) et au contrôle aérien en relation avec la conception de nouveaux systèmes techniques (voir Hutchins et Klausen, 1990, Hutchins, 1994, 1998, 2000).

Ce qui a permis à E. Hutchins de passer des situations exotiques aux situations modernes, c'est le développement, dans ses études exotiques, d'une analyse modélisatrice, d'une description des processus par des notions abstraites traduisant des hypothèses sur des invariants. Par exemple, il a modélisé les dialogues dans les échanges de terres aux Iles Trobriand en faisant appel à la logique du plausible de Polya (Hutchins, 1980) et la conduite de bateau entre ces mêmes îles (Hutchins, 1983) selon un modèle qui cherchait à la simuler.

### ***La cognition socialement distribuée***

Ces recherches ont connu une première systématisation en termes d'un objet théorique, la "cognition socialement distribuée" (voir l'ouvrage systématique de Hutchins, 1995). E. Hutchins met l'accent sur l'aspect écologique, collectif et culturel de l'activité. Il considère, d'une part, l'activité comme l'intersection de trois sortes de processus culturels : l'activité comme interaction entre les acteurs et entre eux et le monde matériel ; l'activité comme

développement du collectif ; l'activité comme développement de la culture de métier. Il considère, d'autre part, le collectif comme un réseau connexionniste d'où émerge une représentation distribuée entre les individus et les artefacts. Il postule (principe de collectivisme méthodologique) que l'individualité des acteurs est non pertinente et met en œuvre une référence métaphorique à la notion de représentation distribuée du connexionnisme.

Dans le cas de la "cognition socialement distribuée" de E. Hutchins, l'observatoire, c'est l'enquête ethnographique, l'observation participante et des données strictement comportementales concernant un collectif, du fait que l'individualité des acteurs est considérée comme non pertinente. Cette observation participante, il la met en œuvre de façon radicale. Avant de se lancer dans l'étude du pilotage des canoës et des navires de guerre, il était un navigateur compétent. Pour étudier le pilotage d'avion, par exemple, il passe préalablement son brevet de pilote. Les situations naturelles peuvent être relayées par des situations expérimentales ou simulateurs construites à partir des situations naturelles (exemple du simulateur de vol).

Si Hutchins est constructiviste en pratique, il ne l'est pas en théorie où il se contente de rapporter les notions de système de traitement d'information de A. Newell et H. Simon (supposées internes à l'acteur) à la situation collective au lieu de l'individu isolé, et d'en fournir une vision plus dynamique, grâce à la métaphore du connexionnisme<sup>18</sup>.

### *Une source d'inspiration mais un déficit descriptif et explicatif*

En ce qui concerne notre propre travail, l'apport de ces travaux et des dialogues réguliers avec Edwin Hutchins depuis 1986 a cependant été important. Grâce à eux : (1) nous avons pu préciser la place de l'étude ethnographique dans l'observatoire des cours d'action (voir chapitres 3 et 4) ; (2) nous avons pu passer de l'étude des cours d'action à celle de l'articulation collective des cours d'action de plusieurs acteurs munis de leurs interfaces ; (3) et donc aussi, du côté ingénierie, de la conception de situations individuelles harmonisées entre elles à celle de situations collectives intégrant les situations individuelles.

Si l'approche de l'activité collective du pilote et du co-pilote dans la situation de pilotage d'avion a pu produire des résultats importants, c'est en fait dû à des particularités de cette situation, différente d'autres situations collectives, comme, par exemple, la situation de contrôle accidentel de réacteur nucléaire, que nous avons nous-mêmes étudiée. Le pilote et le co-pilote sont de culture largement partagée<sup>19</sup> et sont engagés dans un même décollage ou atterrissage (voir **figure 6**, p. XX). Au contraire, l'opérateur-réacteur et l'opérateur-eau-

vapeur sont de culture largement partagée, mais le superviseur est de culture partagée seulement en partie avec les premiers. Les trois sont engagés dans le contrôle d'un même processus global, mais agissent selon des modalités différentes, avec des procédures différentes, sur des processus partiels différents et dans des lieux en partie différents.

Au-delà de ce déficit descriptif et explicatif, la vérité de cette variante du 'collectivisme méthodologique' a été intégrée dans les définitions des objets théoriques que nous allons aborder maintenant concernant l'activité d'un ensemble d'acteurs munis de leurs interfaces, et tout particulièrement la définition que nous esquisserons en section 9 en termes d'**articulation collective des cours d'in-formation**. Nous avons vu dans la section 6 que les études interactionnistes y contribuaient déjà en termes de finesse de description des phénomènes langagiers et gestuels. Ce qu'apportent de plus les études de cognition sociale distribuée, c'est la perspective de modélisation absente dans les premières. De même que pour l'interactionnisme, comme une telle intégration n'est pas encore réalisée actuellement, la coopération avec l'approche de la cognition sociale distribuée reste la meilleure voie.

### *Un exemple parmi d'autres de la nécessité de considérer l'autonomie individuelle*

Afin de faire saisir concrètement l'intérêt, pour l'intelligibilité de l'activité et la conception de la situation, des notions d'articulation collective que nous venons de présenter, nous partirons d'un fragment de transcription d'un enregistrement vidéo relatif à une activité de contrôle de processus incidentel-accidentel de réacteur nucléaire au cours d'un essai sur simulateur. Nous le choisissons parmi d'autres car, dans ce cas et contrairement à d'autres, la considération de l'autonomie individuelle ne se contente pas d'apporter quelque chose de plus à l'analyse en termes de "cognition socialement distribuée" mais constitue une condition *sine qua non* de l'intelligibilité de ce qui se passe. Cet essai engage un opérateur (OPR) et un superviseur (SUP), situés à des postes informatisés distants de quelques mètres, et guidés par des procédures différentes et complémentaires organisées en plusieurs modules<sup>20</sup>. Ces procédures sont pour l'essentiel informatisées, mais comprennent des parties qui sont encore sur support papier (c'est le cas de la procédure de l'OPR), hétérogénéité courante dans les systèmes informatiques complexes et évolutifs.

Considérons d'abord l'échange qui a lieu à 10h17 entre l'opérateur, qui parcourt le module informatisé « orientation initiale » de la procédure ECP2, et le superviseur : *SUP/OPR : « t'as fait le test du niveau pressu .... ? T0-P0, T + 20 minutes ? OPR : non ! SUP : non ? »*. Le ton sec utilisé par l'opérateur dans sa réponse négative au superviseur, le fait qu'il poursuive le parcours

de sa procédure sans détourner la tête de son écran de conduite et ne prend pas la peine d'expliquer quoi que ce soit en réponse à l'interrogation finale de la part du superviseur, permettent d'inférer que l'opérateur reste focalisé sur sa procédure. Pour interpréter ce comportement de l'opérateur, il faut savoir que : 1/ l'opérateur a éprouvé des difficultés - en particulier de gestion des écrans informatiques - lors de son entrée dans les procédures informatisées et qu'il a pris un peu de retard dans la gestion de l'accident ; 2/ le superviseur est intervenu abruptement auprès de l'opérateur, et en utilisant des termes qui ne sont pas ceux de la procédure ("*test niveau pressu*"), faisant référence au test qui était réalisé dans les anciennes procédures et qui portait sur le niveau du pressuriseur et non pas sur la pression du primaire ; 3/ si la question du superviseur n'évoque rien concernant la conduite déjà réalisée par l'opérateur, la structure de la procédure informatisée ne lui permet pas non plus de savoir s'il va prochainement effectuer le test dont il est question ; 4/ plus généralement, la lecture des procédures et la réponse à donner, en termes d'action ou de réponse à un test, exige une attention soutenue. Le feuilletage des pages de la procédure qui est parfois mis en œuvre sur support-papier est ici trop contraint sur ordinateur pour être envisagé par l'opérateur. Par contre, la question du superviseur, elle, est liée à un autre aspect des procédures, leur caractère distribué et temporel : le superviseur parcourt une procédure de vérification des actions de l'opérateur-réacteur et de l'opérateur eau-vapeur. S'il est trop en avance sur eux, il n'a rien à vérifier, s'il est trop en retard, ses vérifications n'ont aucun effet. D'où la nécessité pour lui de savoir où en sont ces deux opérateurs.

Lorsqu'à 10h20, l'opérateur passe sur le pas de procédure "*T0 P0 déjà noté sur RMC*", il reste bloqué sur ce pas. Dans un premier temps, il envisage la réponse correcte au pas lorsqu'il pense tout haut "*déjà noté NON*". Cependant, on constate que la question posée antérieurement par le superviseur au sujet du test T0 - P0 fait que cette réponse lui apparaît trop simple par rapport à la demande du superviseur concernant la réalisation d'un test. L'opérateur essaye alors de mettre en œuvre des éléments de savoir généraux pour donner du sens au pas, considéré isolément de la séquence en cours. Ainsi T0 est mis en relation par lui avec l'heure de "*mise en service de l'IS (Injection de Sécurité)*", hypothèse plausible - mais fautive en l'occurrence - puisque cette heure est effectivement prise comme origine des accidents et appelée T0. Le superviseur identifiant la non-compréhension de la logique du test par l'opérateur, lui propose d'adopter une vue globale sur la réalisation du test. Il propose d'éclairer la signification du pas bloquant en le replaçant dans une succession de pas lorsqu'il lui dit : « *tu continues et après tu vas remonter (...) et là, tu vas faire T0 - P0* ». Dès que le superviseur lui a donné l'élément qui lui permet de reprendre le parcours, l'opérateur n'écoute plus l'explication qu'il donne. Par contre, il profite du fait qu'il a quitté sa procédure des yeux pour discuter avec le superviseur des

anticipations qu'ils peuvent faire relativement à la suite de la procédure (le "*rebouclage des GMPP*", puis "*des diesels*").

A 10h22, en revenant à sa procédure juste après cette discussion, l'opérateur saute le pas de demande de stabilisation et réalise ensuite, depuis le logigramme sur support papier, le test TIP sur l'évolution de la pression du circuit primaire, alors que du fait de ce saut la température du réacteur n'est pas stabilisée. Cette erreur sera récupérée lors du parcours du module « contrôle température » à 10h40 et entraînera donc seulement des pertes de temps et d'efforts. Sa survenue révèle plusieurs difficultés pour l'opérateur.

Le saut de ce pas par l'opérateur ayant lieu juste après l'interruption du parcours de la consigne due à la difficulté de compréhension de "*T0-P0 déjà notés sur RMC*" sur le pas précédent, il révèle la difficulté pour l'opérateur à se repositionner sur un pas du logigramme après une interruption. On peut rapporter ce type de difficulté au support-papier et considérer qu'avec la généralisation de l'informatisation, le positionnement du curseur sur le pas de procédure en cours permettra d'éviter ce type d'erreur.

Mais on constate aussi que l'opérateur ne se rend pas compte de l'omission de la stabilisation de la température primaire. Il ne s'en rend pas compte lorsqu'il passe sur un test qui fait explicitement référence à cette stabilisation : la Pression Primaire a augmenté de plus de 10 bars depuis le début de la stabilisation pour le TIP. L'opérateur réalise donc un test destiné à apprécier l'évolution de la pression primaire, sans que la température soit stabilisée, ce qui peut amener à surestimer la remontée de pression. Le fait que l'opérateur ne maîtrise pas la logique du test qu'il réalise peut expliquer qu'il ne perçoive pas son omission. On peut supposer que si l'opérateur avait perçu qu'il réalisait un test d'intégrité du primaire basé sur l'évolution de la pression à température constante, et si la procédure le guidait à ce niveau de réalisation du test, il n'omettrait pas une condition essentielle de réalisation du test, à savoir que la température soit effectivement stabilisée.

Enfin, si l'on remonte en amont de cette omission par l'opérateur et relie cet épisode d'activité à d'autres du corpus de données recueilli, on constate que cette omission se produit après une série d'échanges avec le SUP au cours desquels le OPR considère le processus incidentel-accidentel au-delà du pas à pas de sa procédure. Il va même jusqu'à énoncer des prévisions sur la suite des événements qui sont confirmées par le SUP. En fait, les situations incidentelles-accidentelles, l'organisation de la conduite dans de telles situations, les procédures et leur présentation informatisée contraignent l'OPR à restreindre son champ de perception et d'action au pas de procédure à chaque instant, à délaisser toute réflexion stratégique.

Dans Theureau (2000b), ont été développées en parallèle deux analyses de ce fragment d'activité collective, l'une en signes hexadiques (voir chapitre 6), l'autre en termes de transformations d'un "flux d'information" (voir chapitre 5, section 1) dans un système de "cognition sociale distribuée" comprenant un "corpus intersubjectivement partagé de compréhensions de la situation en cours", sur le mode de Hutchins (1994, 1995) et Hutchins et Klausen (1990). Mais, pour notre propos ici, nous pouvons nous contenter de la description que nous venons d'effectuer. Pour rendre intelligible ce qui se passe, nous avons dû introduire dans cette description des éléments individuels qui vont au-delà des "flux d'informations" et du "corpus intersubjectivement partagé de compréhensions de la situation en cours" : des limites des savoirs de l'OPR et même, plus précisément, des savoirs qu'il peut mobiliser dans la situation particulière où il se trouve ; des limites attentionnelles ; la situation particulière de retard subjectivement perçu par l'OPR dans le déroulement de sa procédure ; des écarts entre l'OPR et le SUP d'engagement dans la situation, en relation avec les écarts entre les procédures qu'ils déroulent. Ce qui est effectivement intersubjectif entre l'opérateur et le superviseur ne va pas de soi. Même avec une culture commune, ce qui est loin d'être le cas entre l'opérateur et le superviseur, l'intersubjectivité entre eux est limitée du fait, non seulement de la différence entre leurs horizons d'observation que l'hypothèse de la "cognition sociale distribuée" prend explicitement en compte, mais aussi de la différence entre leurs engagements dans la situation, tant globaux que partiels. On ne peut postuler l'intersubjectivité que partiellement<sup>21</sup>. De plus, pour comprendre ce qui a produit le saut du pas de procédure "*Demande de la stabilisation de la Tric*" par l'OPR qui conclut notre fragment, il nous a fallu relier ce fragment d'activité à d'autres et considérer la restriction du champ de perception et d'action engendré par le système de guidage de la conduite incidentelle-accidentelle existant. À moins évidemment de se contenter de pointer une "erreur humaine" d'inattention que l'extension de l'informatisation des procédures informatisées pourra en général prévenir !

Cet exemple montre que l'étude des constructions individuelles-sociales peut être nécessaire à la description et à l'explication de la performance collective, par exemple ici en matière de contrôle de réacteur nucléaire. Cette étude des constructions individuelles-sociales s'est aussi avérée nécessaire pour la connaissance des situations conflictuelles et la conception d'améliorations de telles situations. Par exemple, c'est le cas des conflits internes à des équipes de voile olympique (voir Saury, 2001) et de certaines situations professeurs-élèves (voir Guérin et Riff, 2000, pour une classe d'Éducation Physique et Sportive dans un collège difficile de la Région Parisienne).

Différentes recherches ont montré aussi qu'on rencontre dans des situations collectives où l'on est en droit d'attendre beaucoup des analyses interactionnistes des phénomènes de construction individuelle-sociale dont la description et l'explication sont nécessaires, bien sûr à la complétude de l'analyse, mais surtout à la conception technico-organisationnelle de ces situations. Par exemple, la conception des situations didactiques collectives nécessite une étude de la construction des savoirs de l'étudiant ou élève (voir : Chalies, 2002 ; Guérin, 2004) ainsi qu'une étude de la construction des émotions des élèves comme des professeurs (dans le cas des professeurs-débutants, voir Ria, 2001). Ces constructions échappent aux approches collectivistes méthodologiques qui ne peuvent donc, en matière de conception de ces situations didactiques, que proposer des critères esthétique-politiques de douceur et de richesse des interactions entre professeurs et élèves, abandonnant ainsi à l'irrationnel le travail de chacun et ses difficultés, ainsi que l'objectif central de ces situations didactiques, la construction de savoirs chez les élèves.

## **8. L'inspiration par la sociologie des organisations et ses limites<sup>22</sup>**

Les courants de recherche présentés dans les sections 5 à 7 considèrent des collectifs réduits, sur des espaces restreints et sur des durées courtes (au maximum une journée). Dans Theureau (1979), nous donnions comme perspective future d'une recherche ergonomique sur les activités des infirmiers(ères) dans des unités de soins hospitalières l'étude complémentaire des "construits d'action collective", en citant les créateurs de cette notion en sociologie des organisations, Crozier et Friedberg (1977). C'était passer directement d'une recherche sur les cours d'action individuels-sociaux sur quelques jours consécutifs – menée avant que cette notion n'ait été complètement formulée – à la considération d'une multitude d'acteurs dans l'hôpital, opérant dans des lieux très divers et sur de longues périodes de temps.

En fait, il existe toute une littérature en sociologie des organisations qui porte sur de nombreux domaines socio-techniques, qui est d'un intérêt très inégal et dont je n'ai pas les moyens de faire un bilan critique systématique. Je ne parlerai ici que de ce que j'ai pu en connaître de particulièrement intéressant, dans un domaine socio-technique tout à fait particulier dans lequel je menais personnellement des recherches sur l'activité des opérateurs.

J'ai en effet repris cette question en relation avec les limites, du point de vue de la connaissance empirique de l'activité comme de la conception de la sûreté, d'une série de recherches sur les activités de contrôle de réacteur nucléaire, l'activité individuelle-sociale de

l'opérateur-réacteur (Jeffroy, Theureau et Vermersch, 1999, Theureau, Jeffroy et Vermersch, 2000) et l'activité sociale-individuelle du couple opérateur-réacteur-superviseur (Theureau, 2000, Theureau, Filippi et al., 2001 ; Theureau, Filippi et al., 2002).

### ***Recherches en sociologie des organisations dites "à haut risque"***

C'est à ce point que j'ai rencontré de nouveau les recherches en sociologie des organisations, et tout particulièrement, les recherches Nord-Américaines sur les organisations dites "à haut risque", et celles qui ont été et sont menées en France et aux Etats-Unis par M. Bourrier, qui s'inspirent à la fois des travaux de Crozier et Friedberg et de ces recherches nord-américaines, en y rajoutant ses propres apports anthropologiques. Dans ces recherches, on trouve deux grandes tendances.

Pour la première tendance, inaugurée par Perrow (1984), du fait qu'une organisation à haut risque est complexe - c'est-à-dire que les interactions entre leurs différentes parties ne sont pas linéaires mais peuvent emprunter des voies inconnues -, que les marges de manœuvre y sont très réduites, et que les risques technologiques sont très importants, une telle organisation sera tôt ou tard victime d'un accident qu'on peut qualifier de "normal" parce qu'endogène, inscrit dans la construction même de l'organisation considérée.

En opposition (et en même temps de façon complémentaire) à la première tendance, les auteurs de la seconde (voir : Rochlin, 1996a, 1996b ; Roberts, 1988, 1990 ; La Porte et Consolini, 1991 ; La Porte, 1991) s'interrogent non pas tant sur l'éventualité d'un accident "fatal" dans les organisations à haut risque mais sur les performances remarquables de telles organisations, soulignant qu'en dépit des prophéties et des analyses développées selon la première tendance, les accidents sont plutôt rares. Ce qui les préoccupe, c'est de déterminer les conditions qui permettent à des organisations soumises à des contraintes aussi fortes de triompher la plupart du temps des écueils et d'assurer un fonctionnement "hautement fiable". Ils proposent donc de viser la "haute fiabilité organisationnelle". Pour eux, une organisation hautement fiable est une organisation qui est en constante recherche de très haute fiabilité, et qui se reconnaît à un certain nombre de traits, mis en évidence par diverses études : la capacité à transmettre oralement les incidents au travers d'histoires ; l'attention portée à l'obtention d'un consensus aux différents niveaux ; l'obligation de se former en permanence ou celle de s'accorder sur les buts finaux de l'organisation ; etc....

Parmi ces auteurs, certains considèrent plutôt l'accident comme point d'entrée, comme Weick (1987, 1993, 1995), tandis que d'autres, comme Bourrier (1998a, 1998b) et La Porte et

Consolini (1991) proposent plutôt de partir du fonctionnement normal, quand tout va bien, afin de mettre en évidence la contribution positive des différents niveaux hiérarchiques à la sécurité (qui ne se voit pas). Ces derniers se rapprochent ainsi des recherches menées dans le programme de recherche 'cours d'action'.

Notons que certaines de ces études de sociologie des organisations ont produit des notions qui recourent celles que nous avons développées en matière d'analyse des activités humaines. Par exemple, Weick (op. cit.), après être parti de la notion de culture organisationnelle, a mis de plus en plus au centre de ses notions celle de "faire sens" ("*sense making*"), qui concerne la constitution et la transmission d'histoires à travers l'organisation<sup>23</sup>.

Considérons plus particulièrement les recherches de M. Bourrier, dont j'ai pu, contrairement aux autres, apprécier le recueil de données et les analyses, et plus particulièrement encore la série de recherches qui a été systématisée dans Bourrier (1999).

### ***Une méthode "comparative"***

Une première recherche de deux mois sur le terrain à la centrale nucléaire du Bugey a été menée, afin d'étudier la maintenance au cours d'un arrêt de tranche<sup>24</sup>. À cette époque, la vie des chantiers était en pleine transformation du fait de l'application longtemps différée d'une loi sur l'interdiction de prêt de main d'œuvre illicite. L'analyse a produit des constats d'écart entre le formel et l'informel qui corroboraient la tradition de sociologie des organisations, ainsi que celle de la sociologie du travail et de l'ergonomie en termes d'écart entre le prescrit et le réel. Mais, en plus de ces écarts entre le formel et l'informel, l'auteur avait aussi pu constater l'efficacité du système, même si, selon son témoignage, il ne savait alors qu'en dire.

Une seconde recherche a été menée aux Etats-Unis avec G. Rochlin et T. La Porte à Berkeley dans le cadre d'un projet de comparaison internationale des activités de maintenance. Après de multiples péripéties, une étude a été menée à la centrale de *Diablo Canyon*, centrée pareillement sur les arrêts de tranche. C'est là qu'après plusieurs mois d'enquête, l'auteur n'a pu constater aucun détournement de procédure de la part des opérateurs. D'où un rebondissement de la recherche sur ce qui faisait qu'il était possible pour ces opérateurs de suivre strictement les procédures. Une première explication était que, chaque fois que quelque chose ne collait pas dans une procédure, il existait des moyens de la changer immédiatement. Les opérateurs avaient donc tout intérêt à suivre les procédures, d'autant plus que le point de vue syndical était qu'il ne fallait prendre aucune liberté - car

c'était là le travail du management - et de se contenter de bien faire son métier. Une seconde explication était que chaque ouvrier qualifié avait un "*helper*", quelqu'un qui avait pour fonction de le seconder pour les petites choses, et qu'un groupe d'ingénieurs était installé pendant les arrêts de tranche dans les bureaux des contremaîtres afin d'apporter au fur et à mesure des besoins des modifications aux procédures. Enfin, il y avait en amont de l'arrêt de tranche un travail important de planification des activités. À *Diablo Canyon*, ce travail se déroulait sur 18 mois - d'où des scénarios de réparation très élaborés, alors qu'au Bugey c'était seulement sur 2 mois - d'où l'existence de nombreux points non considérés et la nécessité d'une grande latitude pour changer des choses durant l'arrêt de tranche.

Une nouvelle recherche a été menée alors dans une seconde centrale US, *North Anna* en Virginie, toujours durant l'arrêt de tranche. Là, l'auteur a trouvé à la fois suivi de procédure en ce qui concerne le travail propre de chacun et contournement en ce qui concerne le planning. D'un côté, les opérateurs eux-mêmes modifiaient au fur et à mesure les procédures avec accord de leurs supérieurs au plus haut niveau, à la différence de *Diablo Canyon* où l'essentiel résidait dans l'assistance qui leur était offerte. Plus précisément, quand un contremaître trouvait un problème, il rédigeait un dossier avec ses opérateurs et le soumettait à un comité de suivi (le "*Security and Nuclear Safety Operations Commitee*"). De l'autre, les chefs de quart mettaient les opérateurs sous pression temporelle, ce qui les amenait à mentir pour faire passer leurs travaux réels. Il n'existait pas en amont de travail collectif poussé d'élaboration du planning, à la différence de *Diablo Canyon*. Il faut ajouter qu'aux Etats-Unis, contrairement à la France, la relation entre la conduite et la maintenance est médiée par des "*schedulers*". D'où une conclusion de l'analyse selon laquelle la conception et l'exécution des règles sont situées. Les règles peuvent être écrites par un groupe extérieur à l'exécution et imposées à cette dernière. Mais ce modèle n'est pas unique. Dès qu'on introduit une préparation collective et médiée des règles et une assistance à la modification, cela change.

Enfin, en France, l'arrêt de tranche a été étudié dans une quatrième centrale nucléaire et l'auteur y a trouvé encore un autre genre de relation aux procédures.

Il est facile, me semble-t-il de percevoir, à partir de ce résumé de cette série de recherches, l'intérêt heuristique de cette méthode "comparative" (que nous mettons entre guillemets car elle ne met pas en œuvre des comparaisons qualitatives et quantitatives terme à terme). Une telle "méthode comparative" a été naturellement mise en œuvre dans les recherches du programme de recherche 'cours d'action', mais en général en se limitant à des contextes nationaux (sauf dans la recherche de Sagar, 1989).

### ***Des entretiens et des observations informelles au cours de séjours relativement longs sur le terrain***

L'auteur n'a jamais utilisé d'enregistreurs d'événements, comme le font classiquement les ergonomes, ni réalisé et codé des enregistrements vidéo ou audio, ni évidemment réalisé des entretiens avec les acteurs sur la base de ces enregistrements vidéo, comme le font classiquement les études et recherches sur les objets théoriques de la famille 'cours d'action', commandées qu'elles sont par la notion de dynamique de couplage structurel et de conscience préreflexive comme effet de surface de cette dynamique (voir la *méthode élémentaire* et le chapitre 4 du présent ouvrage).

Les méthodes de construction de données utilisées, comme le dit l'auteur, "c'est parler avec des gens en ce qui concerne leur quotidien et recouper ce qu'ils me disent avec des observations".

Par contre, M. Bourrier a mené de tels entretiens et observations informels sur des périodes de temps relativement longues par rapport aux temps de séjour des ergonomes, ce qui participe aux bases anthropologiques culturelles de son travail (que nous reprendrons dans le chapitre 3). Moyennant des aménagements, le lecteur pourra constater (chapitre 4) que ce n'est pas forcément contradictoire avec les méthodes de construction des données que nous exposerons.

### ***Une perspective qui devrait rencontrer l'analyse des activités individuelles-sociales***

Comme le dit l'auteur :

« Ce que je cherche - et qui constitue mon programme de recherche pour sans doute bien des années à venir -, c'est à trouver une unité de récit entre : (1) les gestes de l'individu en bas de l'échelle hiérarchique, (2) les décisions à tous les niveaux et (3) leur aboutissement, un "mastodonte" comme EDF ou la NASA et à ses productions de toutes sortes, risques inclus. Pour réaliser cet objectif, à la sociologie et à l'ergonomie, il faut évidemment ajouter l'histoire. À la technique telle qu'on la conçoit habituellement, je considère qu'il faut ajouter la technique administrative » (Theureau, 2002f, p. 20).

À condition de chercher à aller au-delà des gestes et de considérer l'autonomie et la conscience préreflexive dans les méthodes de construction de données et d'analyse, nous pouvons reprendre ce programme à notre compte, nous y reviendrons dans la section 8.

## **9. Le situationnisme méthodologique 2: Les articulations collectives des cours d'expérience, des cours d'action, des cours d'in-formation et des cours de vie relatifs à une pratique et les objets théoriques de saisie directe de l'autonomie des collectifs**

Nous partons du constat, à la fois : (1) de l'insuffisance, pour la connaissance de l'activité collective, de l'étude de l'activité individuelle-sociale menée à travers les objets théoriques définis dans le chapitre 1, même si cette dernière constitue une première approche de l'activité collective (voir section 1) ; (2) du déficit descriptif et explicatif de l'individualisme méthodologique (largement exposé dans la *méthode élémentaire*) ; (3) des discussions (voir, par exemple, Theureau et Filippi, 1994, 2000, et Theureau, 2000b) sur l'apport et le déficit descriptif et explicatif conjugués des deux variantes les plus vivantes actuellement du collectivisme méthodologique (voir les sections 5, 6 et 7).

### ***Des objets théoriques de la construction de l'activité collective par les autonomies individuelles***

Dans le prolongement des quatre objets théoriques que nous avons déjà présentés en ce qui concerne l'étude de l'activité individuelle-sociale (dans le chapitre 1, sections 2 et 3), quatre autres objets théoriques me semblent pouvoir et devoir être ajoutés :

- (1) l'**articulation collective des domaines cognitifs de plusieurs acteurs munis de leurs interfaces**, ou encore **articulation collective des cours d'in-formation** (dégagés, comme on l'a vu dans le chapitre 1 - et contrairement à l'interactionnisme – en accordant le primat à la description du cours d'expérience), dont l'étude devrait – insistons sur le conditionnel ! - constituer une réponse aux objections ethnométhodologiques (en particulier dans les discussions avec Christian Heath) concernant les limites de la conscience pré-réflexive tout en maintenant l'autonomie des acteurs ;
- (2) l'**articulation collective des cours d'action** (ou construction collective du sens commun, avec ses contraintes et effets) **de plusieurs acteurs munis de leurs interfaces** ;
- (3) l'**articulation collective des cours de vie relatifs à une pratique** (ou construction collective à long terme des savoirs, de la performance, des œuvres, etc... concernant cette pratique) **de plusieurs acteurs munis de leurs interfaces**, dont l'étude étendrait l'analyse de l'activité collective à de nombreux acteurs et sur des périodes discontinues de durées diverses, et pourrait s'inspirer en partie des recherches en sociologie des organisations ;

- (4) l'**articulation collective des cours d'expérience** (ou construction collective du sens commun) **de plusieurs acteurs munis de leurs interfaces** (susceptible d'être précisé comme construction, à la fois d'un "sens commun" aux acteurs à chaque instant et d'un "sens individuel" pour chacun d'entre eux) (voir **figure 7**, p. XX, qui prolonge la **figure 4**, p. ZZ<sup>25</sup>).

Si nous précisons dans chaque définition "de plusieurs acteurs munis de leurs interfaces", c'est afin de prendre en considération le rôle de la situation (et des interfaces techniques dans cette situation) dans la construction de l'activité sociale-individuelle. Nous entendons ici par '**interface**' toutes les médiations spatiales et techniques par lesquelles passent les interactions entre les acteurs, immédiatement (vision ou écoute des autres acteurs par un acteur donné) ou médiatement (inscriptions par un acteur à un instant donné qui peuvent constituer des ancrages pour d'autres acteurs à un instant ultérieur, mais aussi les effets de l'action à un instant donné d'un acteur sur la situation, en particulier le dispositif technique, qui peuvent être perçus par d'autres acteurs à un instant ultérieur, ce qui fait qu'à la limite, toute la situation peut constituer l'interface d'un collectif). En précisant "de plusieurs acteurs munis de leurs interfaces", nous insistons sur le fait que les dites "interfaces" participent de façon interne au collectif d'acteurs considéré.

Ces diverses articulations collectives concernent aussi bien des acteurs ayant constitué des "collectifs" divers et qui articulent leurs activités dans une situation particulière, des acteurs au départ isolés qui sont amenés à articuler leurs activités dans une situation particulière, ou encore des acteurs ayant constitué des collectifs relativement stables et qui constituent de nouveaux collectifs plus ou moins transitoires à travers l'articulation de leurs activités dans une situation particulière, etc... Nous avons vu, dans la section 3, à propos de la typologie des collectifs proposée par J.-P. Sartre, que la question de la construction des collectifs était largement négligée au profit de la question du fonctionnement des collectifs. Nous voyons ici que nous proposons de traiter ces deux questions de la même façon. Un "collectif" de plusieurs acteurs apparaît alors comme un produit plus ou moins stable d'une articulation collective de leurs activités : une construction commune d'invariants relatifs du sens (dégagée à travers l'étude de l'articulation collective des cours d'expérience) ; une construction commune d'invariants relatifs des corps, des situations – en particulier leurs composantes techniques - et des cultures, ainsi que de leurs ajustements mutuels (dégagée à travers l'étude de l'articulation collective des cours d'action et de l'articulation collective des cours de vie relatifs à une pratique) ; et, en définitive, une construction du couplage structurel

– comme ensemble d’invariants relatifs de sa dynamique - entre les acteurs et entre eux et le monde (dont d’autres acteurs) (à travers l’articulation collective des cours d’in-formation.

Les recherches menées dans le cadre du programme de recherche ‘cours d’action’ n’ont considéré jusqu’à aujourd’hui que l’articulation collective des cours d’expérience et celle des cours d’action de plusieurs acteurs munis de leurs interfaces. Elles devraient à l’avenir, dans la foulée de ces recherches, considérer les quatre sortes d’objets théoriques, et ce sans opérer de réductions supplémentaires.

### *Des réductions pensées comme telles*

Mais les approches non-réductrices des objets théoriques précédents – ou plutôt, comme nous venons de l’écrire, celles dont les réductions opérées ne vont pas au-delà des réductions déjà inscrites dans les objets théoriques de l’activité individuelle-sociale – rencontrent deux sortes de limites : (1) elles sont limités au maximum à des dyades voire des triades (qui peuvent être un acteur et un collectif d’acteurs) ; (2) elles sont coûteuses à étudier (observations et enregistrements couvrant à la fois la situation collective et les situations individuelles).

D’où des approches plus réductrices des mêmes objets théoriques, dont la valeur heuristique repose, d’une part sur la nécessité de réduire la complexité dynamique technico-organisationnelle pour pouvoir l’étudier scientifiquement et, en particulier, en produire des modélisations synthétiques (voir la section 11 dans le chapitre 5), d’autre part sur l’hypothèse de l’autonomie relative des collectifs.

Ces réductions supplémentaires peuvent être formulées comme :

- (1) réduction de l’**articulation collective des domaines cognitifs de plusieurs acteurs munis de leurs interfaces**, ou encore de l’**articulation collective des cours d’in-formation**, en ce qu’on pourrait appeler **dynamique du couplage structurel collectif**, ou, en hommage à Edwin Hutchins, **unité de cognition sociale distribuée** ;
- (2) réduction de l’**articulation collective des cours d’action de plusieurs acteurs munis de leurs interfaces** en **cours d’action collectif** (ou construction collective du sens commun, avec ses contraintes et effets) ;
- (3) réduction de l’**articulation collective des cours de vie relatifs à une pratique de plusieurs acteurs munis de leurs interfaces** en **cours de vie collective relatif à une pratique** (ou construction collective à long terme des savoirs, de la performance, etc... concernant cette pratique) ;

- (4) réduction de l'**articulation collective des cours d'expérience de plusieurs acteurs munis de leurs interfaces en cours d'expérience collective** (ou construction collective du sens commun).

### *Des réductions opératoires diverses*

On a donc d'un côté des approches des objets théoriques selon une moindre réduction et de l'autre des approches des mêmes objets théoriques selon une plus forte réduction. C'est la même activité collective ou activité sociale-individuelle ou articulation collective d'activités individuelles-sociales qui est en jeu. C'est pourquoi, si les expressions d'**unité de cognition sociale distribuée** ou de **dynamique du couplage structurel collectif**, recouvrent l'apport de l'ethnométhodologie ou de la cognition socialement distribuée ou même de certaines recherches cognitivistes (ce que nous avons traduit provisoirement par une pluralité de noms), ce n'est que comme réduction et économie de recherche et non pas comme idéal indépassable et a priori. On tire ainsi bénéfice du collectivisme méthodologique en remplaçant l'hypothèse collectiviste par une voie moyenne entre individualisme méthodologique et collectivisme méthodologique, l'hypothèse du situationnisme méthodologique.

Ceci permet de sortir des impasses de la dialectique de Sartre (voir section 3) tout en maintenant l'autonomie de l'activité individuelle-sociale et la conscience pré-réflexive (voir section 1). C'est une sortie, pour ainsi dire par le haut, de la dialectique de Sartre, en opposition aux sorties, pour ainsi dire par le bas, en retournant au mécanisme interne, des « solutions » systémiques, ou, pire, au mécanisme externe, des « solutions » en termes de division des tâches, etc... (voir section 4).

Des recherches menées dans le cadre d'autres programmes de recherche sur l'activité humaine ont mis l'accent sur ces réductions plus fortes, alors que, comme nous l'avons écrit plus haut, les recherches menées dans le cadre du programme de recherche 'cours d'action' ont considéré seulement les réductions moindres. D'où des complémentarités à actualiser entre ces deux sortes de recherches si l'on veut construire une connaissance de l'autonomie des collectifs munis de leurs interfaces qui prenne en compte autant que faire se peut l'autonomie individuelle.

Ces recherches selon ces réductions plus fortes s'inspirent largement du collectivisme méthodologique. Mais, contrairement au collectivisme méthodologique, elles sont conduites à s'assurer que la description effectuée se présente comme une réduction moyennant des hypothèses empiriques explicites des articulations collectives. Elles intègrent toutes des

leçons du collectivisme méthodologique, dans ses variantes interactionnistes et dans sa variante de cognition socialement distribuée, mais sans le postulat collectiviste. Leurs objets théoriques recourent, mais sans les recouvrir exactement et sous d'autres noms, les objets théoriques d'étude de l'articulation collective des activités individuelles-sociales que nous avons définis.

Ce sont certains travaux d'anthropologie cognitive comme ceux de Grison (1998), de Cicourel (voir section 6), mais aussi certains travaux dans le cadre de l'"*activity theory*" (voir chapitre 1, section 9, et, par exemple, Cole, Engeström et Vasquez, 1997).

Ce sont aussi les recherches en sociologie des organisations (section 8) qui, comme nous l'avons vu, ne formulent aucune hypothèse générale sur l'activité humaine. Elles peuvent constituer ou inspirer dans le futur<sup>26</sup> une réduction de l'**articulation collective des cours de vie relatifs à une pratique de plusieurs acteurs munis de leurs interfaces en cours de vie collective relatif à une pratique** (ou construction collective à long terme des savoirs, de la performance, etc... concernant cette pratique).

C'est aussi Grosjean et Lacoste (1999) : de la notion d'**histoire infirmière** (Pinsky et Theureau, 1982) à celle d'**histoire collective du personnel de l'unité de soins**, notion que nous avons reprise dans Da Silva-Vion et Theureau (2005). De même, Journé (1999) a analysé, à partir de ses observations des opérateurs de la salle de contrôle et des rondiers d'un réacteur nucléaire, ce qu'on peut appeler aussi des "histoires collectives".

Ce sont aussi certains travaux sur les "activités coopératives" menés dans le cadre de l'ergonomie de langue française sur lesquels nous allons insister plus particulièrement dans la sous-section suivante du fait de leur apport à la modélisation synthétique et à l'explicitation des hypothèses empiriques qui conditionnent les réductions nécessaires.

C'est évidemment avec ces différentes sortes de recherches que les recherches dans le cadre du programme de recherche 'cours d'action' sont amenées à entretenir les dialogues les plus fructueux.

### ***Les recherches sur les activités coopératives***

Ces chercheurs sont passés d'une synthèse éclectique entre psychologie cognitiviste et ethnométhodologie (Pavard et Decortis, 1994) à une conception de la cognition socialement distribuée dans laquelle les individus introduisent un coefficient d'incertitude (voir, par exemple, Rognin, Salembier et Zouinar, 1998, 2000, Pavard, 2000, Salembier et Zouinar,

2004, Salembier, Theureau, Zouinar et al., 2001). Précisons la démarche à partir de Zouinar (2000) qui la présente de façon systématique.

Ce qui y est visé est la modélisation du partage d'informations contextuelles, grâce à la notion de "**contexte cognitif partagé**" (Sperber et Wilson, 1986). Les objectifs sont : (1) tenir compte de l'incertitude relative à l'analyse du partage d'informations contextuelles et la gérer ; (2) analyser de manière fine les effets potentiels de la réorganisation des environnements de travail sur le contexte partagé. L'étude consiste en : (1) une analyse du partage d'informations contextuelles dans des situations de travail réelles ; (2) la même analyse dans des situations de travail "virtuelles" dans une perspective d'évaluation des effets potentiels de la réorganisation des environnements de travail sur le contexte partagé. Le modèle construit est pensé comme ayant essentiellement une valeur heuristique, moyennant des "simplifications" de la situation et des phénomènes de l'activité, comme le montre cette longue citation de l'auteur à laquelle je ne vois rien à rajouter :

« À travers ce modèle et son application, nous avons également montré l'intérêt de la simulation cognitive – telle que nous l'avons utilisée ici, c'est-à-dire en relation étroite avec des analyses de l'activité et avec des objectifs théoriques et pratiques limités (...) - dans l'analyse des conséquences potentielles de la modification des environnements de travail de partage d'informations. Comme nous l'avons déjà indiqué, du fait de sa souplesse d'utilisation et de son faible coût, cette méthode a l'avantage de fournir des moyens permettant d'ouvrir "l'espace de conception" (*design space*), c'est-à-dire d'explorer plusieurs alternatives de conception. Cependant, il faut noter que la simulation cognitive a des inconvénients non négligeables, notamment le suivant. Comme le note Hutchins (1995), toute simulation (les nôtres en tout cas !) implique nécessairement une "simplification" des phénomènes étudiés, simplification qui d'ailleurs découle directement des caractéristiques du modèle développé pour les appréhender et en rendre compte, et des choix effectués, compte tenu des objectifs de l'étude. Ainsi, par exemple, ici les scénarios élaborés pour réaliser les simulations ne décrivent que certains aspects des activités des opérateurs (par exemple, les raisonnements n'ont pas été modélisés). Par ailleurs, nous n'avons pas abordé et modélisé les processus d'interprétation d'événements et de construction individuelle et / ou collective (en interaction avec autrui) des informations se rapportant à ces événements. De ce point de vue, les scénarios utilisés peuvent être vus comme des modèles locaux et "de surface" (on ne décrit formellement que la partie directement "visible" des comportements) de l'activité des opérateurs. En fait, nous avons contourné et du coup simplifié le problème de l'interprétation en faisant appel à la notion de manifesteté, dans la mesure où elle ne porte pas sur les informations effectivement élaborées par un agent, mais sur celles qu'il peut construire, moyennant un certain nombre d'hypothèses sur ce même agent (ses connaissances, les tâches qu'il doit réaliser, etc...), l'environnement dans lequel il se trouve, etc. En effet, le fait de dire qu'un événement est manifeste pour un agent n'exige pas une description du processus interprétatif réalisé, puisque la notion de manifesté porte sur des environnements cognitifs et non pas sur des états ou processus mentaux réalisés. Mais cela ne veut pas dire que nous nions l'importance des processus interprétatifs dans la constitution du contexte partagé (...) » (p. 121).

Un aspect de cette approche est qu'elle fait de la descriptibilité (*accountability*) de Garfinkel (voir plus haut, section 5) une réduction pertinente des phénomènes des "activités coopératives" qui permet leur modélisation synthétique, et non pas comme elle l'était initialement, une hypothèse de substance commandant l'observatoire des activités humaines. D'où l'appel de ces auteurs à la conscience préreflexive des acteurs (voir chapitre 1) et l'usage de méthodes de verbalisation des acteurs sur leurs activités (voir chapitre 4).

***Un filtrage des inspirations et des coopérations par les notions de dynamique du couplage structurel et la notion corrélatrice de conscience préreflexive***

En définitive, que ce soit en matière d'articulation collective des activités individuelles-sociales, quels que soient les objets théoriques considérés, ou en matière de réduction opératoire de celle-ci, il s'agit de prendre pour inspiration les recherches menées dans le cadre d'autres programmes de recherche (que ce soient ceux qui ont été présentés dans les sections 5 à 8 ou ceux, de statut différent, qui ont été présentés dans cette section) et / ou de développer des coopérations avec elles en considérant ce qui, dans de telles recherches, est cohérent ou peut être rendu cohérent avec les hypothèses et notions essentielles du programme de recherche 'cours d'action', celle de l'activité humaine comme dynamique du couplage structurel et celle de la conscience préreflexive comme effet de surface de cette dynamique du couplage structurel. Il ne peut y avoir simple emprunt disciplinaire ou simple coopération interdisciplinaire. Il y a nécessairement débat théorique et épistémologique.

**10. Concrétisation des objets génériques d'étude de l'activité individuelle-sociale**

Nous pouvons maintenant conclure l'ensemble des deux premiers chapitres de cet ouvrage en précisant dans les sections 10 et 11 comment se concrétisent dans les recherches et études particulières les objets théoriques, ou génériques d'étude, qui ont été définis. Nous avons vu dans l'introduction à ce chapitre 2 la raison pour laquelle nous juxtaposons ainsi les concrétisations des deux sortes d'objets théoriques présentées respectivement dans les deux premiers chapitres. Cette raison est que cela nous permet de souligner leur continuité, **continuité d'objet de connaissance** (l'étude de l'activité individuelle-sociale est une façon – limitée - d'étudier l'activité collective) **et de processus de connaissance** (l'étude de l'activité individuelle-sociale constitue la première phase d'une étude et recherche sur l'activité

collective ou sociale-individuelle des mêmes acteurs). Cette continuité constitue une caractéristique du programme de recherche 'cours d'action' relativement à des approches qui isolent artificiellement dans des disciplines séparées l'individu et le collectif.

Examinons d'abord dans cette section comment peut s'opérer le choix entre objets théoriques génériques dans la construction d'un objet d'étude particulier de l'activité individuelle-sociale.

### ***Cours d'expérience et cours d'action***

Ce duo d'objets théoriques a été choisi par la plupart des études empiriques réalisées. En résultent une modélisation plus ou moins développée du cours d'expérience et un pointage des relations de contraintes et effets (corps, situation, culture) de l'activité donnant lieu à cours d'expérience. Ce sont toutes les études empiriques présentées dans la *méthode élémentaire* ainsi que toutes celles de Theureau, Jeffroy et al. (1994) sauf une, celle de Marc Jourdan sur les activités du vigneron artisanal, qui ressort aussi de l'objet théorique cours de vie relatif à une pratique. Nous n'y reviendrons pas ici.

S'y ajoutent d'abord des études empiriques des activités de travail depuis 1994 : *contrôle du trafic ferroviaire* (Dufresne, 2001) ; *activités d'accueil téléphonique* (Bouzit, 1995) ; *activité de contrôle accidentel de réacteur nucléaire avec procédures par états informatisées réalisée par l'opérateur-réacteur* (Jeffroy, Theureau et Vermersch, 1999, Theureau, Jeffroy et Vermersch, 2000).

Si la dernière recherche a choisi de n'étudier que l'activité individuelle-sociale, c'est essentiellement pour des raisons des limites des données dont le recueil a été autorisé par l'entreprise dans le contexte d'une évaluation de sûreté. Si ces données ont servi de base à une recherche, c'est après coup, l'un des objectifs de cette recherche – dont nous verrons (dans la section 8 du chapitre 4) qu'il a été au moins partiellement réalisé - étant de montrer l'intérêt de recueillir des données plus riches permettant d'aborder l'activité collective. Dans les deux premières recherches de René Dufresne et Nasser Bouzit, il s'est agi d'un choix lié à la nature de la situation considérée (un individu en relation avec des artefacts et interfaces et des interlocuteurs essentiellement à distance et changeants) et aux questions ergonomiques posées par les projets de conception.

S'y ajoutent aussi :

- une étude empirique des *activités des voyageurs dans les complexes d'échanges* (en l'occurrence la Gare du Nord) (Theureau, 1997, 2001) : le choix des objets théoriques a été lié

essentiellement à la nature de la situation considérée, puisqu'il n'y avait pas de projet de conception défini.

- une étude empirique des *activités d'apprenants avec dispositif hypermédia* (Leblanc et al., 2001) : le choix des objets théoriques a été lié à la fois aux limites temporelles de la réalisation de travaux de thèse, à la situation d'autoformation individuelle et au projet de conception de dispositif hypermédia dans lequel la recherche s'insère.

- diverses études empiriques des *activités des entraîneurs et enseignants sportifs* : voile de compétition (Saury, 1998, Saury et al., 1997) ; éducation physique (Ria, 2001, Ria et al., 2003).

- diverses études empiriques des *activités sportives* : tennis de table en compétition (Sève, 2000, Sève et al., 2002) ; trampoline en compétition (Haw et Durand, 2004, Haw et al., 2003).

Pour ces deux dernières sortes d'études empiriques, la limitation des recherches aux objets théoriques cours d'expérience et cours d'action tient essentiellement à la demande sociale, respectivement celle des entraîneurs, celle des professeurs d'éducation physique ou celle des athlètes, à la conjoncture scientifique au moment de l'étude et aux limites temporelles de la réalisation de travaux de thèse.

### ***Des périodes courtes et continues d'activité aux périodes longues et discontinues***

Différentes recherches se sont intéressées aux cours de vie relatifs à des pratiques déterminées : *appropriation d'un système de contrôle d'énergie domestique* (Haué, 2003) ; *activités de cadres de l'industrie* (Dieumegard, Saury et Durand, 2004) ; *activité de composition d'une œuvre musicale* (Donin et Theureau, 2005, Theureau et Donin, 2005) ; *activités d'ergonomes consultants* (Lamonde, 2000) ; *activités d'apprenants en relation avec un système hypermédia* (Dieumegard, 2004). Elles l'ont fait à travers diverses combinaisons des cours d'expérience, des cours d'action et des cours de vie relatif à une pratique. L'étude du cours de vie relatif à une pratique s'est imposée pour traiter des activités à long terme et qui parcourent la vie d'un acteur au milieu d'autres activités, et en particulier les processus d'apprentissage et développement, d'appropriation, de création et de découverte.

*La nécessité d'étudier l'activité sur des emfans temporels multiples : étude du cours d'expérience et du cours d'action, d'une part, étude du cours de vie relatif à une pratique, d'autre part*

Rappelons l'étude de *l'apprentissage du travail de guichet à l'hôpital* (Vion, 1993) : données en continu tous les matins et de nombreux après-midi répartis sur 3 mois constituant l'ensemble de la période d'apprentissage, au bureau des recouvrements (10 jours), au guichet Rhumatologie (10 jours), au guichet Maternité (2 mois), analyse plus approfondie des données recueillies au guichet Rhumatologie : modélisation du cours d'expérience et du cours d'action et comparaisons de ces derniers à différents moments de la formation, en se donnant les moyens pour étudier le cours de vie relatif à cet apprentissage du guichet (fréquentation tout au long des 3 mois de l'apprentie-guichetière considérée, entretiens informels), mais sans le formuler ni, bien sûr, le faire systématiquement.

La notion de cours de vie relatif à une pratique s'est imposée à travers l'étude de *l'appropriation d'un contrôleur d'énergie domestique* (Haué, 2003, 2004), qui a donné lieu à des études d'utilisation à domicile d'un tel dispositif, mais aussi à une étude à long terme de l'histoire de son appropriation, en relation avec les techniciens et agents technico-commerciaux, mais aussi les proches, grâce à des entretiens sociologiques. Elle est à l'œuvre, pour les mêmes raisons de temporalités multiples, dans l'étude des *activités d'apprenants en relation avec un système hypermédia* (Dieumegard, 2004).

*La nécessité à la fois de considérer des empan temporels longs et de ne pas interférer avec les activités : étude du seul cours de vie relatif à une pratique*

C'est le cas dans l'étude de *l'activité de composition d'une œuvre musicale* (Donin et Theureau, 2005, Theureau et Donin, 2005) et dans celle de *l'activité des cadres de l'industrie* (Dieumegard et al., 2004). Les conditions subjectives de la première, comme les conditions sociales de la seconde tolèrent difficilement la présence d'observateurs.

***De l'activité donnant lieu à expérience à l'ensemble de la dynamique du couplage structurel : cours d'expérience, cours d'action et cours d'in-formation***

On trouve des embryons d'un tel développement dans l'étude de *l'activité de conduite automobile* (Villame et Theureau, 2001, Martini, Villame et Theureau, 2000, ainsi qu'une recherche en cours avec Cécile Barbier et Thérèse Villame) en relation avec la conception de systèmes d'aide à la conduite automobile. La considération de l'objet théorique cours d'in-formation en association avec un développement de l'observatoire (voir chapitre 4) est apparu nécessaire pour l'étude d'une telle activité à forte composante psycho-sensorielle dynamique,

afin de prolonger ce qui est gagné par l'étude des cours d'expérience et cours d'action de conduite automobile.

### ***L'intérêt et les limites d'objets théoriques fermés aux deux bouts***

Nous avons insisté plus haut sur l'intérêt du cours d'action tel qu'il avait été défini dans la *méthode élémentaire* d'être ouvert aux deux bouts, caractéristique qui est partagée par les nouveaux objets théoriques introduits ici. Il est intéressant de considérer, pour conclure cette section, des travaux qui partagent en gros toutes les hypothèses qui circonscrivent l'objet théorique cours d'action, sauf celle-ci.

C'est ainsi que Rix (2003), sur les jugements de l'arbitre en rugby, et Rolland (2004), sur le repérage et l'appréciation des phases de placement en gymnastique sportive, partagent les hypothèses sur l'autonomie et la conscience préreflexive, considèrent les jugements et repérages-appréciations étudiés comme des unités significatives d'activité, mais y ajoutent une hypothèse supplémentaire (implicite) de possibilité d'une description-explication séparée de ces unités significatives.

Dans Rolland (2004), l'objet d'étude est limité aux séquences ponctuelles d'interventions des entraîneurs experts auprès des gymnastes immédiatement après performance. Il n'embrasse pas le cours d'expérience de l'entraîneur expert. Le gain méthodologique (facilité d'analyse, possibilité de comparaisons multiples et de calculs statistiques, rapprochement relativement aux objets classiques de la psychologie expérimentale) et l'obtention de résultats empiriques intéressants (perception d'éléments significatifs) se payent par un déficit descriptif et explicatif (perte de l'analyse des anticipations situées forgées dans la période précédant chaque repérage-appréciation).

Dans Rix (2003), l'objet d'étude est moins l'activité que le jugement de l'arbitre comme "concrétisation d'une signification non prévisible dans, par et au cours de laquelle l'arbitre lève l'incertitude de l'opposition en imposant sa situation" (p. 150). Les analyses annoncées de "l'activité de l'arbitre en situation de match" (pp. 296-317) se limitent à celle de ces jugements de l'arbitre :

« Nos matériaux nous ayant permis de caractériser les actes de jugement de l'arbitre de rugby en phase active de jeu, il s'agit dans cette partie de s'intéresser à la manière dont ces résultats permettent d'entrevoir l'activité de l'arbitre de rugby en situation de match. En partant des caractéristiques communes aux différents actes de jugement, nous montrons, en deux temps, que l'arbitre co-construit le jeu dans un cadre réglementaire » (p. 296).

Avec un tel objet d'étude, on ne risque pas de trouver beaucoup plus en ce qui concerne l'activité de l'arbitre. À partir des objets théoriques de la famille 'cours d'action', on partirait plutôt de l'activité pour aller vers les actes de jugement comme unités significatives particulières de cette activité. Cependant, les "actes de jugement" sont étudiés par Rix comme fragments d'activité, de processus de construction, ce qui les apparente au cours d'expérience, et à partir de méthodes permettant de documenter la conscience préréflexive durant ces fragments d'activité. Des résultats non négligeables (et qui semblent avoir été jugés ainsi par la profession) ont été ainsi obtenus en ce qui les concerne.

## **11. Concrétisation des objets théoriques d'étude de l'activité sociale-individuelle**

Nombre de recherches particulières ont conjoint l'étude de l'activité de l'individu en situation (y c. collective) et celle de l'activité collective. Pour les situations de travail, nous avons commencé il y a longtemps à viser l'articulation collective des cours d'action (voir les recherches infirmières : Theureau, 1979, 1981, Pinsky et Theureau, 1982), l'avons fait réellement il y a un peu moins longtemps (voir, par exemple, des études d'avant 1994 : Lambert, 1992, Filippi, 1994, Theureau et Filippi, 1994, 2000), mais sans progresser de façon rapide (*activités de contrôle de réacteur nucléaire*, Theureau, 2000, Theureau, Filippi, Saliou et Vermersch, 2001 ; Theureau, Filippi, Saliou et al., 2002 ; *activités d'imprimerie*, Dequaire-Falconnet (2001) ; *coordination entre brancardage et bloc opératoire à l'hôpital*, Da Silva-Vion et Theureau, 2005). Ces choix d'objets théoriques ont été dictés à la fois par des nécessités empiriques et des nécessités de conception.

La recherche sur le *contrôle accidentel de réacteur nucléaire* (voir : Theureau, Filippi, Saliou et al., 2001 ; Theureau, Filippi, Saliou et al., 2002) a été conçue afin de donner l'occasion de poursuivre une coopération et un travail de réflexion théorique et méthodologique déjà engagé avec Pierre Vermersch. Elle a porté sur l'articulation collective des cours d'action de l'opérateur-réacteur et du superviseur, mais a abordé aussi, sans chercher à trouver un accord entre les chercheurs sur un nom commun, ce que j'appelle l'articulation collective des cours d'in-formation.

L'étude de l'articulation collective des activités individuelles-sociales a été relancée par les études des activités sportives et des activités d'éducation, afin de considérer les versants collectif et individuels, d'une part, des sports d'équipe, d'autre part, de la relation pédagogique ou d'entraînement : Saury (2001), pour *les fluctuations des modalités de*

*collaboration entre barreaux et équipiers en voile olympique* ; d'Arripe-Longueville, Saury, Fournier et al. (2001), pour *l'articulation entre entraîneur et athlète dans l'entraînement sportif* ; Chalies (2002), pour *l'interaction entre conseiller pédagogique et professeur débutant, la construction de savoirs individuels chez l'un et l'autre dont seulement une partie est partagée* ; Guérin (2004), Guérin et Riff (2005), pour *l'interaction élèves-élèves-professeur* dans diverses situations scolaires. Certaines de ces recherches mettent en évidence l'aspect agonistique et pas seulement coopératif de certaines de ces situations, alors que, dans le cadre de la réduction professionnelle de l'ergonome, l'aspect agonistique des activités de travail est systématiquement ignoré. Certains travaux ont été aussi amorcés dans cette direction concernant des activités sportives collectives.

En ce qui concerne l'**articulation collective des cours de vie relatifs à une pratique** et l'**articulation collective des cours d'in-formation**, il s'agit essentiellement, pour la première, de s'inspirer de travaux menés par d'autres, comme ceux de Grison (1998) qui a étudié pendant plusieurs années l'activité d'un petit groupe de chercheurs d'un laboratoire de biologie, et, pour la seconde, d'éclairer et prolonger grâce au primat de l'analyse des cours d'expérience certaines analyses ethnométhodologiques, comme cela a été initié par les recherches sur les activités coopératives citées précédemment.

## **Conclusion**

Avec ce chapitre 2, nous débordons donc le 'naturel ergonomique' de l'étude des cours d'action et de leur articulation collective dans plusieurs directions qui s'ajoutent à celles du chapitre 1 et leur sont parallèles.

Une première direction est celle de l'étude de la construction collective de la cognition humaine sur le long terme, des empan temporels importants, à travers la notion d'articulation collective des cours de vie relatifs à une pratique.

Une seconde direction est celle de l'étude de la construction collective d'un sens commun, à travers la notion d'articulation collective des cours d'expérience.

Une troisième est celle du dialogue avec les approches ethnométhodologiques et de la "cognition socialement distribuée", à travers la notion d'articulation collective des cours d'in-formation.

Mais, comme pour les objets théoriques de l'activité individuelle-sociale, il s'agit maintenant de montrer que la documentation de ces objets théoriques est possible, que ces

objets théoriques sont associés à un observatoire scientifique. La question de l'introduction par les observateurs-interlocuteurs d'activités nouvelles interférant ou non avec les activités naturelles des acteurs considérés, directement ou par l'intermédiaire des autres acteurs de la situation, se complique.

## Notes du chapitre 2

---

<sup>1</sup> Une première version d'une partie de ce chapitre a été présentée dans Theureau (2002d).

<sup>2</sup> Ainsi : « L'être pour autrui est un fait constant de ma réalité humaine » (Sartre, 1943, p. 339) ; « Autrui est toujours là, présent et éprouvé comme ce qui donne au langage son sens » (idem, p. 441) ; « Comme cet événement (la rencontre d'autrui) est à la fois historialisation - car je me temporalise comme présence à autrui - et condition de toute histoire, nous l'appellerons historialisation antéhistorique (...). Par antéhistorique, nous n'entendons point qu'il soit dans un temps antérieur à l'histoire - ce qui n'aurait aucun sens - mais qu'il fait partie de cette temporalisation originelle qui s'historialise en rendant l'histoire possible. C'est comme fait - comme fait premier et perpétuel - non comme nécessité d'essence que nous étudierons l'être-pour-autrui » (idem, p. 343).

<sup>3</sup> Dans le même sens, Gallagher (2001, pp. 83-108) fait le bilan des diverses approches de l'empathie, c'est-à-dire des études de la façon dont une personne comprend et se relie à une autre personne. Elles apparaissent dominées par deux approches principales : (1) théorie-théorie : "l'inférence d'états mentaux chez l'autre" ; (2) théorie de la simulation : "Pour comprendre une autre personne, je simule les pensées ou sentiments dont j'aurais l'expérience si j'étais dans la situation de l'autre" (p. 83). Il propose une troisième approche : "la compréhension de l'autre personne est avant tout ni théorique ni basée sur la simulation interne, mais est une forme de pratique incorporée". Il montre, en particulier, que les neurones miroirs, qui ont été évoqués par divers auteurs comme pouvant fonder la théorie de la simulation, "ne sont pas essentiellement les médiateurs de la simulation (quoi qu'ils puissent jouer un rôle important dans la simulation, qui reste toujours une possibilité du sujet), mais de la perception directe intersubjective et de l'action directe" (p. 102). Il en conclut que : "Comprendre les autres dans la vie quotidienne (...) dépend plutôt d'une capacité de pratique incorporée qui commence tôt (et est susceptible d'être partiellement innée) et se poursuit à travers l'expérience normale (non pathologique)" (p. 103).

<sup>4</sup> Notons cependant auparavant que, dans certaines situations - comme celles qui ont été étudiées par Jeffroy (1987) où plusieurs acteurs de cultures très proches se regroupaient devant l'écran d'un micro-ordinateur pour résoudre un problème d'exploitation -, il peut être pertinent de considérer comme objet théorique la réduction de l'activité collective d'un ensemble d'acteurs au **cours d'action d'un acteur collectif**. Alors, une fois qu'on s'est assuré de la pertinence d'une telle réduction, on est ramené aux objets théoriques de l'étude de l'activité individuelle-sociale. Pour la plupart des situations, dans lesquelles les positions spatiales, les accès aux systèmes d'information, les tâches, les ressources culturelles, les ressources attentionnelles, etc... sont distribués, ce n'est pas le cas.

<sup>5</sup> On peut éventuellement distinguer entre cours d'action individuel solitaire et cours d'action individuel social, selon que l'acteur, dans la période considérée, est physiquement seul ou non dans la situation.

<sup>6</sup> On ne risque pas de confondre un objet théorique ainsi défini avec le cours d'action d'un acteur collectif (auquel il peut être pertinent de réduire son étude dans certains cas, comme nous l'avons rappelé plus haut en renvoyant à Jeffroy, 1987).

<sup>7</sup> Sartre entend par là les collectifs humains et non pas, comme on le fait habituellement aujourd'hui, des objets matériels partagés par plusieurs acteurs.

<sup>8</sup> Voir aussi à ce propos la notion de "pratique" de Garfinkel qui recouvre les activités pratiques et les productions discursives variées auxquelles elles donnent lieu - par exemple, la "pratique" carcérale comprend la vie dans les prisons, mais aussi les discours des avocats, les circuits de papiers judiciaires, les articles de journaux, les romans policiers, etc... (voir Garfinkel, 1985).

<sup>9</sup> Un premier jugement de valeur tient pour l'essentiel chez Sartre à sa visée illusoire de 'causa sui', de nouvelle naissance causée par la "liberté" et donc échappant à la "contingence" de la naissance de parents déterminés, ou encore, dans son vocabulaire, de transformation par le "pour soi" de l'"en-soi" en "en soi-pour soi", sur laquelle nous ne nous étendrons évidemment pas ici. Ce premier jugement de valeur oppose la "liberté" au "pratico-inerte". Mais le terme de "pratico-inerte" recouvre un second jugement de valeur, dont le critère est l'écrasement versus l'usage fécond des différences inter-individuelles, qui conduit à dénigrer la chaîne de montage ou la file

---

d'attente d'un autobus relativement à l'équipe de foot-ball, comme nous le verrons immédiatement. Il en recouvre même un troisième et un quatrième, dont les critères sont respectivement la passivité versus l'activité et la dispersion versus l'intégration. Si le premier jugement de valeur traduit une illusion, les trois autres jugements de valeur traduisent un idéal humain qui me semble tout à fait légitime. Tous sont étrangers à l'étude empirique qui nous intéresse ici. Par contre, ils ne le sont pas à l'engagement dans la situation de recherche (voir Introduction, section 2).

<sup>10</sup> Ces approches sont trop nombreuses pour que nous en disions plus, sauf pour la première, mais dans le chapitre 3, du fait qu'elle permet de préciser négativement des traits essentiels de l'observatoire des objets théoriques de la famille 'cours d'action' et du cadre théorique sémiologique.

<sup>11</sup> Le "sujet" ou "ego" en question se rencontrant essentiellement dans la conscience réflexive située, comme nous l'avons vu dans le chapitre 1, une telle approche du collectif conduit à mettre l'imaginaire, individuel ou de groupe, voire de classe sociale, au fondement du collectif, et non pas la conscience préreflexive, celle qui accompagne l'activité ici et maintenant. Dans l'hôpital, par exemple, comme j'avais pu le constater lors de mes anciennes études infirmières, cela conduit à réduire le collectif aux conflits entre médecins et infirmières, entre administration et médecins, etc..., au lieu de le chercher dans les activités effectives (avec évidemment les conflits lorsqu'ils existent et y jouent un rôle).

<sup>12</sup> Cette critique n'a pas empêché Leonardo Pinsky et moi-même de trouver dans cet ouvrage que je continue à recommander une source d'inspiration, en particulier concernant les relations entre paradigme théorique et épistémologique, objets d'analyse et objets de conception (voir Theureau, 1992, 1998).

<sup>13</sup> Surtout si l'on considère les évolutions de Sartre au-delà de *L'Être & le Néant*, mais ce n'est pas le lieu ici de le montrer.

<sup>14</sup> Une première version des parties de cette section concernant E. Goffman et l'analyse conversationnelle a été rédigée et publiée dans Theureau (1998) en collaboration avec Rachel Israel.

<sup>15</sup> En insistant ainsi sur l'essentiel des recherches connues d'A. Cicourel, nous laissons de côté le travail épistémologique de Cicourel sur les conditions expérimentales, en particulier en psychologie du développement de l'enfant.

<sup>16</sup> Nous verrons aussi dans cette section 8 que les critiques de Christian Heath relativement aux limites des recherches en termes d'articulation collective des cours d'action ont ouvert l'étude de l'articulation collective des cours d'in-formation.

<sup>17</sup> Certains collectivistes méthodologiques considèrent que relativement aux collectifs, l'analyste est en meilleure posture que relativement aux acteurs individuels, du fait qu'en ce qui concerne ces derniers, ils n'ont pas accès à leur dynamique interne en tant qu'observateur. En fait, la même difficulté rebondit pour le collectif, puisque sa dynamique interne est, certes une dynamique interne des acteurs et interfaces entre les acteurs que l'on peut observer, mais surtout une dynamique interne des systèmes autonomes constitués par les acteurs qu'on ne peut observer.

<sup>18</sup> Il est intéressant de noter que l'une des directions de recherche de Hutchins passe par des expérimentations connexionnistes, concernant la modélisation des processus culturels (voir Hutchins et Hazlehurst, 1991).

<sup>19</sup> Les couples pilote-co-pilote n'étant pas stables d'un vol à l'autre, chaque pilote doit pouvoir s'ajuster instantanément à un nouveau co-pilote et inversement.

<sup>20</sup> Nous n'explicitons ni le processus en question, ni l'état transitoire aujourd'hui dépassé dans lequel étaient alors les procédures informatisées et la formation des opérateurs, ni les conditions de l'étude réalisée pour l'Institut de Protection et de Sécurité Nucléaire dont ce fragment est extrait. Nous laisserons même les abréviations utilisées par les opérateurs et les procédures (APE, ECP2, IS, RMC, etc...) à leur mystère pour les non-initiés. Notre propos ici est en effet purement théorique et analytique. Pour les aspects méthodologiques, empiriques et ergonomiques de cette étude, pour la présentation des données brutes recueillies sur ce fragment d'activité, ainsi que pour d'autres considérations analytiques, le lecteur peut se reporter à Jeffroy, Theureau et Vermersch (1999) et à Theureau (2000b).

<sup>21</sup> Dans les situations du cockpit d'avion ou de la salle des cartes d'un navire de guerre étudiées par Hutchins et ses collègues, où les acteurs sont proches les uns des autres, partagent ainsi à tout instant essentiellement la même situation et ont une formation très semblable, cette intersubjectivité peut certainement être postulée plus largement.

<sup>22</sup> Une partie de cette section a bénéficié d'un travail de réflexion théorique et méthodologique avec Mathilde Bourrier, des chercheurs en gestion et des ingénieurs et ergonomes de l'Institut de Protection et de Sécurité Nucléaire, qui accompagnait une étude de cet institut réalisant un bilan de l'organisation de la sécurité d'une entreprise de l'industrie nucléaire. Elle a bénéficié aussi d'un entretien avec Mathilde Bourrier dans le cadre d'une rubrique du *Bulletin de liaison de la Société d'Ergonomie de Langue Française* (Theureau, 2002f).

<sup>23</sup> En plus de ces publications, une partie de ces auteurs Nord-Américains, avec d'autres Français, a participé à l'ouvrage collectif de Bourrier (2001).

---

<sup>24</sup> Période qui peut durer jusqu'à deux mois ou plus pendant laquelle un réacteur nucléaire est arrêté afin de mener diverses opérations de contrôle et de maintenance.

<sup>25</sup> Dans cette figure concernant deux acteurs, parmi d'autres et munis de leurs interfaces, apparaissent les clôtures opérationnelles de chacun, ainsi que la clôture opérationnelle relative du collectif qu'ils forment et la construction d'un sens commun entre eux comme surface de leurs activités individuelles-sociales et de leurs effets mutuels via leurs interfaces.

<sup>26</sup> Si ces recherches en sociologie des organisations et les recherches menées dans le cadre du programme de recherche 'cours d'action' ont fourni des apports complémentaires, dans le cadre d'études de sûreté, elles n'ont pour l'instant donné lieu à aucune coopération dans des recherches particulières.